Bulletin de Liaison
NSAE
numéro 22 – mars 2013

page

Editorial	2
Assemblée générale de NSAE 19 et 20 janvier 2013	2
A quelle expérience le mot « Dieu » renvoie-t-il ?, par Jacques Musset	3
Orientations 2013	13
Intervention de Hugo Castelli	14
Vers une Assemblée Universelle du Peuple Chrétien	15
Le chemin de Dieu passe par l'Homme	17
Mariage pour tous	18
A propos de la démission du pape	19
L'épuisement de la monarchie pontificale, par Danielle Hervieu-Léger	20
Un nouveau tas de débris	22
Royaume de Dieu, Eglise et religion, par Jose Arregi	23
Pour prier	34

Editorial

Notre Assemblée générale qui fut riche, et qui est traditionnellement relatée dans ce numéro de printemps du Bulletin, ouvre une nouvelle année pour NSAE. Nous sommes particulièrement reconnaissants à Jacques Musset pour la qualité et la richesse des réflexions qu'il nous propose.
Le Conseil d'administration a mis l'accent sur les échanges avec les adhérents et en particulier avec les groupes. Les orientations ont été laissées volontairement ouvertes, pour que chacun s'en empare et que l'on puisse mutualiser vos réactions. Les prochains numéros du Bulletin ou de la Lettre aux adhérents se feront l'écho de ces retours.
Malgré les contraintes de langues, nous continuons à mettre l'accent sur notre insertion dans notre mouvance internationale. Merci à toutes celles et ceux qui travaillent à la traduction de textes en anglais ou en espagnol. Nous sommes heureux de produire ici un très beau texte de José Arregi.
Les nombreux courriers que nous recevons, qui accompagnent souvent vos envois de cotisation, sont un encouragement à poursuivre. Il n'est pas possible de les citer ici, mais soyez en chaudement remerciés.

Assemblée générale de NSAE 19 et 20 janvier 2013

Nous étions 50 présents (malgré la neige).

Résultat des élections (200 cotisants à jour : 136 votants)

1- Rapports et cotisations
R. Activité : 133 oui ; 1 non
R. Financier : 133 oui ; 1 non
Cotisations : 127 oui ; 3 non ; 1 abs.
Blanc : 1

2- Conseil d'Administrations
Marie-Thérèse Arnoux : 135 voix - élue
Françoise Gaudeul : 134 voix - élue
Pierre Desbruyères : 130 voix - élu
Marcelle Remérand : 130 voix - élue
Lucette Bottinelli : 129 voix - élue
Lucienne Gouguenheim : 129 voix – élue

Dans sa réunion du 2 mars 2013, le nouveau CA a élu son bureau :

• Président : André Thireau
• Vice-présidents : Pascal Cauchois et Lucienne Gouguenheim
• Trésorière : Lucette Bottinelli ;
Trésorière adjointe : Chantal Fournier
• Co-secrétaires : Annie Grazon et Jeanne Jacob

Et ouvert sa réunion par cette prière du Métropolite Ignatios de Latakia

Sans le Saint Esprit
Dieu est loin,
Le Christ est dans le passé, l'Évangile est lettre morte,
L'Église est simplement une organisation,
L'autorité, une question de domination,
La mission une question de propagande,
La liturgie tout au plus une évocation,
la vie chrétienne, une mentalité d'esclave.

Mais dans l'Esprit Saint et avec lui,
le cosmos est résurrection,
et gémit dans les douleurs de l'enfantement du Royaume,
le Christ ressuscité est présent aujourd'hui,
l'Évangile est force de vie,
L' Église révèle dès maintenant la vie de la Trinité,
l'autorité est un service libérateur,
la mission est une Pentecôte,
la liturgie est à la fois mémorial et anticipation,
l'action humaine est déifiée.

A quelles expériences le mot Dieu renvoie-t-il pour un disciple de Jésus aujourd'hui ?

Le titre du sujet qu'on m'a demandé de traiter résume en quelques mots les différents éléments de notre recherche. D'abord son objet central : c'est l'approche du mystère de Dieu (quand nous employons le mot Dieu que pouvons-nous dire en vérité ?) ; le titre dit aussi que cette approche ne se fait pas d'une manière intemporelle, mais aujourd'hui dans la modernité qui est la nôtre (les croyants sont toujours situés dans des conditions culturelles sociales, politiques singulières, inédites) ; le titre suggère enfin quels sont les chemins de cette approche : c'est par les expériences d'humanisation que nous vivons, en consonance avec celles de Jésus de Nazareth, que nous allons envisager une voie possible vers le mystère de Dieu.

Nous aurons donc à voir en premier lieu pourquoi aujourd'hui, dans la modernité présente, Dieu fait problème, et de plus pourquoi la doctrine catholique traditionnelle sur Dieu manque de crédibilité pour nombre de nos contemporains.

Puis nous tenterons une approche alternative qui soit crédible à partir du vécu des humains, de notre vécu dont nous préciserons la nature. Une approche existentielle qui engage dans tout leur être ceux qui s'y livrent.

Enfin, nous montrerons comment cette approche existentielle de Dieu a été celle de Jésus de Nazareth, et donc qu'elle demeure pour nous ses disciples la voie par excellence, avec l'exigence pour nous de l'exprimer avec nos propres représentations et dans notre propre langage.

1° Partons de notre aujourd'hui. Pourquoi le mot Dieu tel qu'on en parle couramment n'a-t-il rien d'évident, laisse-t-il souvent indifférent et joue-t-il même parfois le rôle de repoussoir. Pourquoi ?

On peut avancer deux raisons essentielles. D'une part nous sommes dans une société sécularisée, fruit de la modernité, qui se pense et s'organise sans référence à Dieu. D'autre part, la doctrine officielle de l'Eglise sur Dieu élaborée et dogmatisée dans de tout autres cultures que la nôtre n'est plus crédible pour nombre de nos contemporains.

1-1. Commençons par évoquer la modernité dans son histoire qui a donné naissance à notre société sécularisée. Voyons-en les origines, quelques étapes et ses caractéristiques. (Eléments repris d'une conférence de Joseph Moingt)

1-1.1 En arrière de nous

« La modernité, c'est la rupture d'avec l'antiquité » (historien moderne), entendons rupture avec un monde ancien, dans la façon de se rapporter à l'histoire, de se comprendre dans la société et dans le monde, d'hériter une culture et de la transmettre.

A quand remonte la modernité ? Des « Lumières » on peut remonter au XIIème siècle

XVIII : Les Lumières

XVII : début de la laïcisation, de la structure de la pensée avec Descartes, Spinoza etc...

XVI : la Réforme

XV : l'humanisme

XIV : la scolastique décadente

XIII : l'aristotélisme – accepté dans la théologie de l'Eglise non sans difficulté puisque St Thomas d'Aquin a été l'objet de 7 ou 8 condamnations du fait qu'à l'époque, le recours à Aristote était d'un modernisme insupportable.

La modernité c'est la naissance de la prise de conscience de la pensée moderne, qui décide de se prendre en charge elle-même et ainsi de réfléchir sur elle-même.

Descartes dans son « Discours de la méthode » publié en 1637, relate ainsi une réflexion qu'il se fit en Allemagne, dans une période de solitude durant l'hiver 1619-1620, où il était loin de ses livres :

« J'avais tout le loisir de m'entretenir dans mes pensées. Après que j'eus employé quelques années dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit, à choisir les chemins que je devais suivre (...) ». L'un de ses chemins, le

premier, était « *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle »,* c'est-à-dire penser par soi-même.

Dans la modernité, le « je », le moi entre en scène. Il ne veut plus dépendre des autres pour connaître. Il soumet à sa réflexion critique tout ce qu'il apprend des autres et d'abord ce qu'il a reçu de la tradition, tout ce qui lui a été imposé par autorité.
C'est là que se joue la rupture entre modernité et antiquité. Tous les discours anciens étaient transmis par voie d'autorité, par enseignement. Avant le 15ème siècle, il n'y avait pratiquement pas de livres et l'élève prenait en note ce que dictait le professeur et le répétait. Apprendre donc à l'époque, c'était étudier, acquérir la pensée des anciens, des personnes de valeur, reconnues pour leur bon jugement, et ensuite le transmettre aux autres.

Le discours scientifique apparaît qui, lui, ne repose pas sur l'ancienneté, ni sur l'autorité et la répétition, mais sur la recherche, l'observation, sur l'expérimentation. Donc la vérité ne vient plus du passé, mais de l'avenir. Il faut être ouvert sur l'avenir, sur le livre du monde, il faut donc apprendre. La vérité n'est pas fixée à jamais dans une tradition. Vous voyez tout de suite les problèmes que cela va poser à l'Eglise. L'Eglise enseignait avec autorité divine sur la base d'un livre inspiré par Dieu, la Bible A. et N. T. et prétendait avoir reçu mission pour en interpréter le sens.

Cette confiance dans le sens donné par l'Eglise à l'Ecriture avait déjà été ébranlée par l'exégèse critique qui n'avait pas attendu le temps de la modernité pour étudier la Bible. Des docteurs juifs, quelquefois des protestants, et même des catholiques s'y étaient employés. Cette exégèse critique ne concordait pas toujours avec le sens littéral enseigné par l'Eglise. Un exemple : les docteurs juifs disaient que le Pentateuque, - les 5 premiers livres de la Bible -, ne pouvait pas avoir été écrit par Moïse. Tous les savants du 16ème siècle étaient d'accord là dessus. Ce n'est qu'au 20ème siècle seulement et encore dans les années quarante que la Congrégation pour l'étude des Écritures finira par admettre non sans de grandes résistances qu'on ne peut pas enseigner prudemment que les 5 premiers livres de la Bible ont été écrits par Moïse, alors que toute la tradition l'a cru et enseigné jusqu'alors. Voilà comment le discours de la modernité a commencé assez tôt à ébranler les certitudes chrétiennes.

1-1.2 La modernité dans le passé récent et dans le présent

La modernité est particulièrement représentée par les philosophes des Lumières (Voltaire, Diderot etc...). Emmanuel Kant en 1773, écrit : *« Les Lumières se définissent comme la sortie de l'homme hors de l'état des mineurités (mineurité s'entend comme mineur opposé à majeur), où il se maintient par sa propre faute. La mineurité est l'incapacité de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre. (...) Aie le courage de te servir de ton propre entendement. »* Voilà la devise des Lumières.
Cette devise des Lumières ose penser par elle-même, faire l'usage de son propre entendement et donc allait paraître dirigée contre l'enseignement de l'Eglise qui basait toute vérité sur une révélation reçue de Dieu et sur une tradition qui était censée s'être conservée d'une manière immuable depuis le temps des Apôtres.

Au 19ème siècle, les attaques contre la religion vont se développer beaucoup plus. Les Lumières, ce n'était pas seulement un mouvement philosophique, c'est aussi un mouvement de laïcisation et de sécularisation de la part de la société politique et civile. La société civile veut se débarrasser de l'autorité religieuse et la société politique veut se débarrasser de l'autorité romaine puisque Rome prétendait commander, le cas échéant, même dans le domaine temporel s'il mettait en cause quelque chose de spirituel.

Donc va arriver l'émancipation politique, l'émancipation des classes sociales. La bourgeoisie va revendiquer les privilèges de l'aristocratie et bientôt les citoyens vont réclamer le respect de leur liberté politique, ils vont réclamer des droits politiques et c'est la démocratie qui va se mettre en marche. Or la plupart des sociétés auparavant étaient régies par des gouvernements aristocratiques et monarchiques, c'est-à-dire qui tenaient leur autorité d'en haut. L'autorité descendait. Elle venait de Dieu dans la personne du roi d'abord qui était lui-même sacré par le Pape ou l'évêque avec de l'huile

sainte. Donc l'émancipation politique va venir avec les revendications démocratiques de la plupart des sociétés politiques au 19ème siècle et s'exprimer par la revendication des Droits de l'Homme.

L'Eglise va se sentir attaquée par ces revendications de l'homme moderne, aussi bien par les revendications des droits politiques, que par les revendications de la liberté d'opinion, de la liberté d'enseignement, de la liberté de penser. Toutes ces revendications vont être condamnées par la plupart des papes du 19ème siècle. Ainsi, par le Syllabus du pape Pie IX, par le concile Vatican I, et par différents décrets du pape Pie X où il a rassemblé toutes les idées « modernes » qu'il imputait notamment à ce qu'il appelait les « modernistes ». Or les « modernistes » étaient avant tout des théologiens, des exégètes qui étudiaient les livres sacrés avec des méthodes modernes, des méthodes historiques, et qui tenaient des positions contraires à celles qui étaient enseignées par l'Eglise. Ils ont été durement condamnés parce qu'ils s'appuyaient sur les idées « modernistes » et qu'ils sapaient, croyait-on, l'autorité de l'Ecriture en la soumettant à leur propre jugement. Ils remettaient en cause l'autorité du Magistère, seul habilité à enseigner les Ecritures, et ils ruinaient l'autorité de la tradition car ils montraient que cette tradition interprétait mal les Ecritures et basait ses dogmes sur des arguments qui étaient invalides.

L'Eglise au 19ème siècle a donc condamné ce qu'elle estimait être des erreurs parce qu'elles se répandaient dans les esprits et que les gouvernements les mettaient en œuvre. Le Pape Pie IX, qui passait pourtant pour un Pape libéral au début de son pontificat, quand il a vu que la doctrine de l'Eglise était attaquée par ces idées-là, que les Etats pontificaux dont il était le monarque (ils comprenaient une grosse partie de l'Italie) était remis en question, il a réagi, car il a senti que l'Eglise était attaquée dans sa personne, et même dans son pouvoir temporel. Il a ainsi dénoncé par exemple la liberté de choisir sa propre religion, et d'autres positions contraires aux mœurs, le divorce par exemple (c'était un délit), ainsi que l'adultère (condamné comme un crime). La papauté jugeait toutes ces idées nuisibles à la société. Elle pensait que tous les gouvernements démocratiques n'allaient pas tarder à tomber, car incapables de gouverner la société, incapables de se faire obéir puisque les gouvernements démocratiques se réclamaient de la volonté générale.

Et puis l'Eglise avait très peur que ces idées pénètrent en profondeur. Elle a donc dénoncé la liberté d'interprétation de la Bible. Les papes de la fin du 19ème et du début du 20ème siècle, qui ont observé de très près ce qu'enseignaient et ce qu'écrivaient les exégètes, ont condamné toute recherche critique. Ainsi l'exemple de tout à l'heure par rapport au Pentateuque. On devait s'en tenir à ce qu'avait dit la tradition.

A Vatican II, il a été question d'ouverture au monde. Mais les derniers décrets de Vatican II, celui sur la liberté religieuse, par exemple, qui étaient préparés depuis longtemps, n'ont pas été votés sans difficulté. Des Evêques s'interrogeaient sur ce qu'on voulait dire par « ouverture au monde ». On allait faire entrer, pensaient-ils, toutes les idées modernes dans l'Eglise. Et ces Evêques étaient très inquiets de l'enseignement qui serait donné dans les séminaires si on laissait les exégètes enseigner selon les méthodes modernes. C'était, disaient-ils, s'en remettre aux Sciences Humaines, alors que l'Ecriture avait été confiée à la garde de la hiérarchie épiscopale. Au bout du compte, Vatican II a confirmé la liberté aux exégètes, déjà partiellement reconnue par Pie XII, d'utiliser toutes les méthodes modernes pour étudier la Bible et notamment la méthode des genres littéraires. Il a reconnu aussi un certain nombre des idées modernes, notamment la dignité de la personne humaine et le fondement des droits humains, ainsi que la liberté de religion. Mais les débats qui se sont tenus à Vatican II au sujet des idées modernes continuent aujourd'hui. Ils continuent avec le débat sur l'interprétation de Vatican II. Les chrétiens aujourd'hui doivent se tenir informés de ces débats, informés de ce qui se dit dans les couloirs secrets du Vatican puisqu'il en va quand même de l'intérêt de toute l'Eglise.

1-1.3 La modernité en avant de nous.

La modernité n'a donc été que le mouvement de cette grande crise de civilisation qui fut, en effet, avec l'audace de penser par soi-même, celle de chercher la vérité. Cette vérité est là en avant de nous. C'est ce que l'historien Marcel Gauchet appelait « le re-

trait de la religion » ou la « sortie de la religion ». Il faut voir dans ce qui nous attend à l'avenir la continuation de ce grand mouvement de la modernité. Bonhoeffer, quelque temps avant d'être pendu dans sa prison en avril 45, réfléchissait à ce problème de la modernité qu'il faisait remonter jusqu'au 14ème siècle. Il disait : *« C'est peut-être le vouloir de Dieu que l'homme s'émancipe. Qu'il s'émancipe peut-être même de l'autorité de Dieu »*...
On en vient à une question très intéressante. Ce qui nous menace, ce que la philosophie des Lumières n'avait pas encore entrevu, c'est que la religion, qui vient du fin fond de l'humanité vit, peut-être, ses dernières heures. Pourquoi ? Parce que la religion, c'est le lien social qui rassemble une société, quand cette société est rattachée à un passé divin, au passé d'un héros divin, quand elle se pense par la force d'une tradition, par la force de ses liens sociaux. La sortie de la religion, c'est une société qui se dégage de la religion parce qu'elle n'en a plus besoin.

La société peut exister sans les liens religieux. Elle peut exister par l'accord de la volonté commune d'une nation. Elle peut elle-même se donner toutes les fonctions dont elle a besoin. Dans le passé lointain, c'est l'Eglise qui soignait les malades dans les hôpitaux, qui allait aider les gens à mourir. C'est l'Eglise qui a fondé l'instruction publique, qui a appris à lire aux enfants, même aux enfants des classes pauvres. Un moment est arrivé où l'Etat a pris tout cela à sa charge. Il a compris que c'était son devoir à lui envers la société, de s'occuper de la santé publique, de l'instruction publique, de la culture, etc... L'Eglise n'était plus utile, plus nécessaire pour cela et c'est ainsi que la société s'est dégagée de la religion.

Alors qu'est-ce qui est arrivé ? C'est que beaucoup de croyants qui pensaient en fonction d'une pensée commune, celle de la doctrine officielle, parce que tout le monde croyait, tout le monde se faisait baptiser, quand cette pression sociale n'a plus existé, ces croyants qui n'ont pas fait l'effort de croire par eux-mêmes, de penser par eux-mêmes, ont constaté que leur foi s'en est allée, sans même qu'ils s'en aperçoivent. C'est le cas de beaucoup de gens autour de nous, quand la foi n'est pas assez personnalisée, quand on a cru à cause de l'autorité de l'institution, de l'instituteur, de monsieur le curé. Alors, la foi s'étiole. On se retire de toutes les pratiques religieuses qui n'ont plus d'intérêt. C'est cela qui se produit sous nos yeux.

Cela ne veut pas dire que l'Eglise va s'écrouler d'un jour à l'autre. Il y aura toujours des gens à se dire chrétiens. D'ailleurs, on voit que les gens qui quittent la foi chrétienne ont gardé des valeurs chrétiennes sans référence à Dieu. C'est la situation la plus générale dans le monde occidental anciennement chrétien. C'est ce qui se passe partout où des individus commencent à s'émanciper des liens sociaux et patriarcaux. Il suffit de remarquer avec quelle facilité nos enfants se sont émancipés de l'autorité parentale et comment ils se sont émancipés de la foi reçue des parents ou des grands-parents dès qu'ils commencent à se prendre en charge, à prendre en charge leur avenir. Nous pouvons voir aussi dans le monde arabe comment les femmes cherchent à s'émanciper de l'autorité parentale, comment les enfants, les jeunes essaient de secouer l'autorité patriarcale. Il semble aujourd'hui que les religions puissent encore garder le pouvoir, c'est ce qui semble se passer dans les sociétés arabes, mais il n'est pas douteux que le mouvement de retrait de la religion, de sortie de la religion, est en marche, pas seulement dans le monde chrétien, mais dans le monde entier (voir « Les nouveaux penseurs de l'Islam » de Rachid Benzine, Albin Michel, Poche). La mondialisation aidant, nous pouvons voir ce que cela présage de l'avenir de l'humanité.

1-2. Dans le contexte actuel de la sécularisation prônant l'autonomie de pensée et de décisions dans les affaires humaines, voyons maintenant en quoi et pourquoi le discours officiel de l'Eglise catholique sur Dieu manque aujourd'hui de crédibilité.

En effet, pour nombre de chrétiens qui vivent dans la modernité et s'interrogent d'une manière critique sur l'héritage religieux qu'ils ont reçu, le discours officiel de l'Eglise sur Dieu ne va plus de soi. Ces chrétiens s'efforçant de réfléchir personnellement et de penser par eux-mêmes sont lassés d'entendre ou de lire des propos que l'on peut appeler surplombants, c'est-à-dire qui posent Dieu au point de départ comme <u>un postulat indiscutable</u>, à partir de quoi tout s'organise et

prend sens (un postulat c'est un principe indémontrable considéré comme incontestable d'où tout découle). On parle ainsi de Dieu comme si son existence était évidente, comme si l'on vivait dans son intimité, comme si l'on connaissait ses intentions. Ainsi retrouve-t-on très souvent le mot « Dieu » comme sujet grammatical de phrases comme celles-ci : Dieu a créé le monde, Il a établi l'ordre de l'univers, Il gouverne les cœurs et les événements à son gré, Il a pris l'initiative de se révéler, Il est amour, Il a un projet sur le monde et sur l'homme, Il souffre de la souffrance des hommes, Il a envoyé son Fils pour nous sauver, Il est unique et pourtant trinité de personnes, Il nous parle, Il a défini pour l'homme une manière de vivre qui doit le conduire au bonheur, Il a ressuscité Jésus et nous ressuscitera à la fin des temps, Il veut rassembler les hommes dans l'Eglise, catholique de préférence, etc… Comme ils en savent des choses ceux qui proclament ces affirmations sans l'ombre d'un doute ou du moindre questionnement !

Cette manière de parler de Dieu est celle du catéchisme officiel de l'Eglise catholique publié par Jean Paul II en 1992 et de bien des livres religieux qui répètent la même doctrine. C'est également celle de la liturgie et de beaucoup de prédications. Il n'est pas étonnant que les gens s'ennuient aux messes. Dieu est mis au service de toutes les idéologies et des pouvoirs religieux. Les exemples abondent. Ces discours ne sont plus crédibles pour ceux qui ont des exigences critiques. Poser comme à priori des affirmations dogmatiques indémontrables leur apparaît comme une facilité et c'en est une en réalité. Elle aboutit à camper sur des positions de défense intransigeantes ou permet de s'endormir dans un ronronnement confortable. Ces deux attitudes dispensent de chercher, de s'interroger, de douter, de remettre en cause les certitudes héritées.

On objectera que je fais fi sans précaution des nombreuses et diverses voies spirituelles qui, depuis la nuit des temps affirment Dieu tranquillement sans avoir rencontré d'opposition. A cette objection, on peut avancer une double réponse.

D'une part, le mot *Dieu* n'a pas toujours existé ; c'est une création de l'homme[1]. Il a émergé très progressivement à la conscience des humains pour désigner, dans leur quête de sens, la cause de phénomènes qui leur échappaient : la foudre, la sécheresse, la pluie, les inondations, les épidémies, les infirmités, la souffrance, la gestation des animaux et des humains, etc… Dieu ou les dieux étaient, croyait-on, à l'origine de ces réalités sur lesquelles on n'avait pas prise. On y voyait une récompense ou une punition. Peu à peu, avec les progrès des sciences, de la réflexion philosophique et de l'affinement du sens religieux, certaines représentations de Dieu sont devenues caduques. Beaucoup de choses dans le monde et le fonctionnement humain se sont ainsi expliquées sans qu'on ait recours à une cause divine extérieure. Les conceptions de Dieu se sont petit à petit décantées, purifiées, approfondies, spiritualisées, intériorisées. Mais le langage officiel de l'Eglise reste empêtré dans des représentations d'antan.

Cette « naissance de Dieu » dans les consciences humaines s'est donc faite par étapes sur des dizaines de siècles, au gré des événements, des crises, des questionnements, des débats, des intuitions, des vérifications. En étudiant la Bible, nous pouvons observer l'évolution de la conscience religieuse du peuple juif sur Dieu au cours des sept à huit siècles qui ont précédé notre ère. Il est facile de démontrer que ses représentations se sont transformées et affinées en se confrontant à des événements critiques qui remettaient en cause les convictions traditionnelles[2]. A travers les nombreuses voies spirituelles qui jalonnent l'histoire de l'humanité, des millions de gens ont été associées à cette aventure de la « naissance de Dieu » dont nous sommes les héritiers. Ces devanciers, chercheurs de sens, nous indiquent par là que la voie de recherche qu'ils ont suivie a été de partir de leur expérience humaine interrogée par le souci de vivre en vérité au plus intime. Les mystiques de tous les temps et de toutes les religions en sont une illustration. Leurs écrits en té-

[1] Naissance de Dieu de Jean Bottéro (La Bible et l'historien), Folio, 1992

[2] Une démonstration remarquable est faite dans le livre de Francis Dumortier : La fin d'une foi tranquille (Editions Ouvrières) 1977

moignent, telles ces quelques lignes d'un poème de Jean de la Croix (1542-1591), écrites en prison :

Je sais une source qui jaillit et qui fuit,
Mais c'est de nuit.

Eternelle source qui demeure cachée ;
Pourtant je connais sa demeure,
Mais c'est la nuit.

Sa clarté jamais n'est obscure,
Et je sais que d'elle toute lumière vient,
Mais c'est de nuit.[3]

Si la naissance de « Dieu » a une histoire dans les consciences humaines, il faut aussi remarquer – l'histoire des religions nous le montre – qu'après l'émergence des messages fondateurs issus de l'expérience intérieure de leurs auteurs, on (c.à d. les institutions religieuses) les a transformés très vite en doctrines coupées de la démarche existentielle qui les avait fait naître. On s'est attaché à définir des contenus plutôt qu'à encourager une recherche personnelle et à entretenir un débat toujours ouvert. « Dieu » qui était une manière d'exprimer l'exigence appelant du plus profond de la conscience à l'authenticité avec soi-même et autrui, à l'ouverture de son être, à la recherche de l'essentiel, au dépouillement des illusions, au consentement à la réalité pour en faire une occasion de maturation, est devenu un enseignement didactique sur Dieu, sa volonté, ses préceptes.

Le très épais Catéchisme de l'Eglise catholique de 1992, comptant 835 pages et présenté par le pape Jean-Paul II comme « une norme sûre pour l'enseignement de la foi » en est le meilleur exemple. L'ambition de ce livre est de fournir une synthèse de la foi catholique qui se prétend la véritable foi en Dieu, reçue de Dieu lui-même. Aucune question n'est laissée sans réponse. On présente empilées les unes sur les autres les doctrines qui se sont ajoutées au cours des siècles, adossées aux précédentes et marquées par les cultures des temps. En le parcourant, on a l'impression de visiter un musée où est rangé soigneusement, dans de multiples salles, le « dépôt » du passé. On visite mais on ne se nourrit pas intérieurement. Comme on est loin du souffle qui émane de la Bible et des évangiles, invitant à oser vivre personnellement, communautairement et socialement dans l'authenticité, la justice et la fraternité ! C'est pourquoi s'interroger sur l'héritage reçu et remettre sur le métier l'approche du mystère de Dieu dans le contexte de notre temps non seulement n'est pas impertinent ni iconoclaste mais au contraire essentiel. Tâche exigeante et risquée cependant, car ceux qui se sont essayé au long de l'histoire à revenir aux intuitions originelles et à les délester de multiples interprétations datant d'époques révolues, pour les actualiser et leur donner corps, ont été souvent réprimés, condamnés, voire exterminés. Alors comment faire aujourd'hui ?

2° Une approche du mystère de Dieu qui part de l'humain

2-1. <u>Si la voie « surplombante »</u> de l'approche de Dieu que l'on peut aussi qualifier de « descendante » se révèle difficilement crédible dans le contexte de la modernité actuelle, face aux exigences critiques qui s'imposent consciemment ou inconsciemment à beaucoup de contemporains, que vaut la voie « ascendante » qui consiste à partir de l'expérience d'humanisation à laquelle se livrent les hommes et les femmes qui ont le souci de vivre juste et de penser vrai ? Cette voie empruntée avec la préoccupation de ne pas tricher avec soi-même – chemin fort exigeant – peut-elle être une approche actuelle du mystère de Dieu ? Si oui, de quel Dieu et à quelles conditions ? Si cette approche du mystère de Dieu n'est pas de l'ordre d'un simple et spontané sentiment intérieur trop lié à la subjectivité, à l'émotion, à la spontanéité, à la sincérité du moment, alors de quoi s'agit-il donc ?

<u>2-2.L'expérience de l'exigence au plus intime</u>
Allons au cœur de ce que vivent les hommes dans leur aventure d'humanisation quand ils s'efforcent vaille que vaille de conduire leur existence dans une démarche d'authenticité, attentifs à débusquer les illusions, à se remettre en cause si nécessaire, à lier travail intérieur d'approfondissement personnel et ouverture à autrui dans l'épaisseur de leur vie quotidienne. Qu'observent-t-ils ? Ce que chacun peut expérimenter au tréfonds de son être – quelle que soit son histoire singulière -,

[3] Petite vie de St Jean de la Croix par Bernard Sésé (DDB), p.74

n'est-ce pas avant tout une **exigence** de vivre en vérité dans toutes les dimensions de son existence ?
Exigence de lucidité sur sa manière d'exister, sur la cohérence entre son dire et son faire, sur les héritages qui le conditionnent, sur ses ambiguïtés, ses limites, ses peurs, ses attachements, ses répulsions, ses illusions, son histoire passée…
Exigence de vivre vrai dans sa relation à autrui, exigence qui invite à l'écoute, à la compréhension, au soutien, à la solidarité, à l'engagement face à l'inacceptable, au respect, au pardon, à la remise en cause personnelle…
Exigence de probité intellectuelle dans sa recherche spirituelle, dans l'appropriation, si l'on est croyant, de sa tradition religieuse, ce qui a pour conséquence de ne pas mettre de limites à ses questionnements ni au chemin à parcourir…
Exigence de recueillement pour se ressourcer, afin de ne pas céder à l'activisme, aux illusions…
Exigence de consentir à la réalité telle qu'elle est pour en faire un tremplin de maturation, d'affinement, d'approfondissement, ce qui implique détachement et renoncement...

Cette exigence, sorte de voix intime, qui se murmure dans le silence ou s'impose parfois avec insistance et d'une manière récurrente, rejoint ce que Marcel Légaut appelle *motion intérieure*. A travers cette inspiration venant des profondeurs de son être et l'appelant à vivre en vérité, il lisait les traces en lui d'une *« action qui n'est pas que de lui mais qui ne saurait être menée sans lui* ». Il en concluait qu'on pouvait « *appeler cette action qui opère en soi l'action de Dieu sans nullement se donner de Dieu – et même en s'y refusant – une représentation bien définie* ». [4]

Que vaut cette démarche ? Est-elle crédible ? Certes, dans l'expérience de cette exigence, accueillie et mise en pratique, l'homme atteint l'humain le plus humain de lui-même, avec la conscience d'être aux limites de ce dont il est capable et aussi avec l'étonnement de pouvoir atteindre cette qualité d'humanité. Il éprouve alors la vérité de la parole de Pascal : *« L'homme passe infiniment l'homme* ».

Mais, ce sentiment de dépassement, cette conscience d'être, à certains moments, en situation de justesse intime avec soi-même, avec le monde et avec autrui, situation vécue dans une grande joie intérieure et une impression de plénitude, ne serait-il pas seulement la révélation de ce dont l'homme est capable et l'invitation pressante à marcher sur cette voie pour s'accomplir réellement ? Qu'est-ce qui autorise à postuler une Source indépendante de soi, bien qu'intimement liée à soi, pour rendre compte du sentiment de dépassement, de « transcendance », de plénitude, expérimenté aux heures de vérité de son existence si pleinement humaines ? Cette capacité qu'a l'homme de vivre à ce niveau éminent de profondeur, d'authenticité, d'ouverture à autrui, de don de lui-même, ne s'explique-t-elle pas par ses propres ressources, ressources cachées et si souvent méconnues auxquelles il a peine à croire tant elles sont peu exploitées ?

2-3. Trois positions sont possibles

La réponse à donner dans un sens ou l'autre ne peut être évidente. La perception de l'insondable au plus intime de chacun à certaines heures de son cheminement le laisse ouvert sur un mystère qu'il n'est pas facile d'identifier. Trois positions sont possibles. Une première est de conclure par la négation de Dieu : dans l'expérience de dépassement vécue par l'homme, il n'est que de l'humain et rien d'autre[5]. Une seconde position est d'affirmer, comme Marcel Légaut le fait, qu'au cœur même de cette même expérience peuvent se percevoir les traces d'une action qui n'est pas que de l'homme et qu'on peut référer à Dieu « *sans nullement se donner de Dieu – et même en s'y refusant – une représentation bien définie comme celles dont par le passé les hommes ont usé si spontanément et si puérilement »*[6]. Ces deux manières de se situer sont des actes de foi, car l'une et l'autre ne sont pas démontrables par des arguments qui emportent d'emblée l'assentiment. Il y a de la part de qui professe pareilles assertions un engagement de leurs personnes, ce qui ne signifie pas que cet engagement se pratique d'une manière aveugle. Chacun a des raisons qui lui sont propres de pencher d'un

[4] Devenir soi ou recherche le sens de sa propre vie, Cerf, pages 135-136

[5] L'esprit de l'athéisme (introduction à une spiritualité sans Dieu), André Comte-Sponville, Albin Michel

[6] Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie, Marcel Légaut, Cerf, 130-137

côté plutôt que de l'autre. Mais dans les deux cas, les démarches ne sont sérieuses et dignes de considération que si leurs auteurs s'impliquent dans l'appro-fondissement de leur propre humanité. Sinon, elles ne seraient que formelles ou purement cérébrales. La troisième position possible est l'agnosticisme qui n'affirme ni ne refuse l'existence d'une action de Dieu au cœur de l'homme. Elle est aussi respectable que les deux autres si elle se situe dans une conduite questionnante au cœur d'un souci de vivre vrai et de penser juste, sinon elle n'est qu'une façon commode d'éluder l'interrogation

2-4. Nommer n'est pas secondaire mais second

Nous venons de voir que les façons de nommer la source intime d'humanisation au cœur de l'être humain sont diverses et légitimes. Il faut ajouter qu'elles sont cependant relatives, car l'essentiel est d'abord pour chaque humain de répondre en vérité à l'exigence intérieure qui le sollicite. C'est là le terrain de l'expérience spirituelle par excellence. Nommer n'est donc pas secondaire, mais second. En conséquence, les différentes voies spirituelles, religieuses ou laïques, ne sont pas des buts en soi, mais des moyens au service de l'humanisation des êtres et du monde. Aucune n'est la voie royale par excellence, chacune n'est qu'un chemin singulier. L'oublier et prétendre détenir la vérité ultime, c'est aller vers le totalitarisme. L'histoire passée et présente le démontre. Si le critère d'authenticité des voies spirituelles est donc leur capacité à aider des humains à s'humaniser, en conséquence celles-ci doivent sans cesse se ressourcer à leur message originel, mais en le réinterprétant dans la modernité du temps. Ce message né dans des conditions culturelles, religieuses, politiques, sociales singulières a sans cesse besoin d'être actualisé et donc recréé en quelque sorte. Se contenter de le répéter, de même qu'absolutiser les ajouts postérieurs est la plus grave des infidélités. De toute façon, le simple « ressassement » de doctrines héritées d'un passé révolu a peu de chances d'avoir un écho chez les hommes et les femmes en attente spirituelle, qui n'ont pas abdiqué leurs exigences critiques.

Qu'on soit croyant ou non, où gît l'essentiel ?

Que conclure en constatant les diverses positions possibles, chacune interprétant à sa manière la même expérience fondamentale d'humanisation vécue avec authenticité ? Pour moi, il est évident que ce qui unit fondamentalement les hommes ne se joue pas au niveau de leurs convictions philosophiques ou religieuses mais dans la manière dont chacun s'humanise et contribue avec les autres à humaniser la société dans laquelle il vit. A sa mesure et selon ses limites. Tel est le terrain où se vérifie réellement la qualité d'existence des humains, qu'ils soient croyants, agnostiques ou athées. Quelles que soient les références spirituelles singulières auxquelles ils se ressourcent, - références légitimes -, c'est dans ce travail commun d'humanisation à dimension personnelle, communautaire et collective qu'ils se rencontrent vraiment, qu'ils communient, entretiennent leur vigilance pour rester en éveil et s'entraident à édifier des sociétés de justice et de fraternité. D'où l'importance capitale pour eux d'entretenir un débat ouvert, permanent et sans a priori afin de s'accorder sur des valeurs identiques et de les mettre effectivement en pratique. Ainsi, ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas font-ils ensemble l'expérience du mystère humain qui suscite à la fois vertige et émerveillement.

Qu'on soit croyant ou non, la question fondamentale est donc pour tout humain : que fais-je de ma propre existence, comment la vivre en vérité ?[7] Personne n'y échappe à moins de se blinder intérieurement. Les exigences intimes dont j'ai parlé le sollicitent à un moment ou à un autre de son itinéraire. Les événements, les crises, la vie avec autrui, les responsabilités, la présence à soi-même sont autant de lieux de questionnements et de choix.

2-5. En définitive, le mot « Dieu » peut avoir deux significations différentes qui me semblent l'une et l'autre crédibles. D'une part, il désigne la *Source d'exigences intimes qui s'élève du cœur, l'Origine des appels des profondeurs de l'homme, la Poussée des*

[7] C'est de cette question essentielle que part toute la démarche spirituelle de Marcel Légaut, telle qu'il l'exprime dans son livre majeur : « L'homme à la recherche de son humanité », Aubier, et aussi dans « Devenir soi », Cerf

intuitions dans la recherche de l'homme [8]. En ce cas, Dieu est une Réalité qui ne se confond pas avec l'homme tout en lui étant consubstantiel. D'autre part, le mot « Dieu » peut évoquer l'expérience spirituelle qu'à certaines heures l'homme fait de sa grandeur qui lui paraît « sur-humaine », tant elle est profondément humaine. On parlerait alors plutôt d'émergence du divin dans l'homme, sans que le mot divin renvoie à une transcendance distincte de l'homme. Mais quelle que soit la signification qu'on donne au mot « Dieu », ce qui me paraît clair – je le répète – c'est que, pour ne pas être purement formelle, elle s'enracine dans une pratique effective d'humanisation à tous les niveaux.

3° L'approche du mystère de Dieu par Jésus de Nazareth

3-1. Au chrétien que je suis, qui s'affirme disciple de Jésus de Nazareth mais qui, en raison de ses exigences critiques, a pris ses distances avec la doctrine officielle catholique, c'est-à-dire avec les représentations d'un Dieu tout puissant, omniscient, maître du monde et de l'histoire et nomme avec une infinie discrétion « Dieu » la Source intérieure inspirante de sa recherche d'humanité, on ne manquera pas de faire l'objection suivante. N'oublies-tu pas que Jésus, héritier de sa tradition juive, se référait très explicitement à Dieu, un Dieu à la fois tout autre et impliqué activement dans l'histoire des hommes ?

L'objection ne m'effraie pas. Que Jésus se soit référé à son Dieu comme à Celui qui était l'origine des exigences qui montaient de ses profondeurs, qu'il se soit exprimé sur Lui avec les langages et les représentations de ses compatriotes, comment aurait-il pu en être autrement dans le contexte où il vivait il y a vingt siècles ? J'ai une infinie reconnaissance pour la tradition chrétienne d'où je suis issu, mais dans le travail de réappropriation critique auquel je me suis soumis, je ne me sens plus tenu par un certain nombre de représentations et de langages de mon héritage, y compris ceux de Jésus. Je ne vis pas dans le même siècle, la même culture, la même situation religieuse que lui. Comme pour beaucoup de mes contemporains, Dieu n'est plus pour moi une évidence comme il pouvait l'être pour un juif du 1er siècle de notre ère, et s'Il existe on ne peut plus en parler avec les mêmes termes.

3-2. Cela ne m'empêche pas de me sentir en connivence profonde avec le Nazaréen qui a misé et risqué son existence il y a vingt siècles en délivrant un message de libération et en le mettant en pratique au grand dam des responsables de sa religion. Ce combat pour restaurer la dignité de ses compatriotes marginalisés et leur redonner confiance en eux-mêmes et en autrui, il l'a mené en réponse aux exigences intimes qui le poussaient à réformer sa religion pervertie par le moralisme et le ritualisme. Elles lui étaient inspirées, disait-il, par son Dieu, qu'il appelait familièrement « abba », « papa », ce qui suggère une extrême intériorité de sa part. Sans reprendre ses mots et ses expressions – le langage, si nécessaire soit-il est toujours relatif - je me laisse inspirer à mon tour par son témoignage, mais je prends la liberté de dire à ma façon et dans ma culture ce qu'est la source mystérieuse que j'expérimente à la racine de mon être. Cette source indicible est à l'œuvre aujourd'hui comme hier dans la vie des humains, c'est ce qui les rend proches par delà les siècles. Mais parce que les conditions culturelles changent, ils ne peuvent plus l'évoquer de la même manière qu'il y a vingt siècles. La fidélité n'est pas la répétition. Il y a en effet des formes apparentes de fidélité qui sont de véritables trahisons. Les Eglises comme chacun de leurs membres n'ont jamais fini de se rappeler cette redoutable vérité qui, certes, dérange, remet en cause, appelle à faire le deuil de ce qui est mort, mais est par ailleurs à la source d'une créativité et d'un renouvellement aussi bien dans le langage que dans les pratiques.

4° Un essai personnel de langage actuel pour évoquer la Source indicible

Pour terminer, à titre d'exemple, je partage un texte écrit récemment et inspiré du Notre Père. Il s'abstient d'employer le mot Dieu, ascèse que je m'impose désormais, tellement ce mot a été galvaudé et demeure employé avec une légèreté et une insouciance qui me scandalisent. Je m'en tiens à un autre vocabulaire qui tente d'exprimer l'aventure intérieure d'humanisation dont je fais l'expérience et dont je suis témoin. Cette retranscription du Notre Père, peut-être au-

[8] Id, 40-41

ra-t-elle du sens non seulement pour des croyants de foi religieuse, mais aussi pour des agnostiques et athées, qui expérimentent cette « transcendance » intérieure où s'alimente le meilleur d'eux-mêmes lorsqu'ils s'efforcent de vivre avec authenticité.

Notre Père
O source inépuisable
enfouie en notre tréfonds humain,
d'où naissent le goût et le souci de vivre vrai !

Qui es aux cieux
Que nous soyons attentifs
à ta présence discrète
sans cesse à l'œuvre en chacun de nous
quel que soit le nom qu'on te donne.

Que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne
Qu'à ton inspiration
s'éveillent et s'ouvrent largement les cœurs.

Que ta volonté soit faite ! Donne-nous notre pain de ce jour
Que tes appels perçus au plus intime
soient notre pain quotidien.

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés
Que suscités inlassablement à la foi en nous-mêmes,
nous croyons en notre prochain,
en dépit de nos médiocrités et de nos manques de fraternité.

Ne nous soumets pas à la tentation
Et qu'ainsi nous évitions, autant que possible, les impasses.

Mais délivre-nous du mal
Que nous y étant fourvoyés,
nous puisions en toi la force
de nous relever et de poursuivre le chemin.

Au terme de ces paroles balbutiantes, l'approche du mystère de Dieu reste ouverte. L'essentiel est de la poser le plus correctement possible. Je m'y suis efforcé et je livre mes réflexions au débat. Si la querelle théorique des concepts ne m'intéresse pas, par contre toute tentative qui se saisit de l'interrogation à partir de la recherche de son humanité me passionne.

Jacques Musset

Livres de Jacques Musset

- **Le livre de la Bible en deux volumes** : Ancien et Nouveau Testament, Ed. Gallimard Jeunesse (en collaboration avec vingt-cinq illustrateurs et traduit en douze langues) 1985 et 1987. Réunis en un volume 2008. 15 €
- **L'enfant d'où je viens**, Ed. Siloë 2003 18 € + port 3€50
- **Ma traversée des séminaires**, préface de Gérard Bessière Ed Siloë 2005 épuisé
- **Une vie en chemin**, préface de Gérard Bessière, Ed. Siloë 2007 18€ + port 3,50 €
- **Le potager, école d'humanité**, Autoédition 2008 10 € + port 2 €
- **S'approprier l'évangile selon St Matthieu** (Comprendre le texte ; risquer sa propre parole) Autoédition 2009 : 12 € + port 3€50
- **Les chemins de la naissance à soi-même**, Préface de Yves Prigent, Ed. Karthala 2010 : 18 € + port 3,50€
- **Quand la maladie ramène à l'essentiel**, Préface de Charles Juliet, Ed. Siloë 2011, 18 €+port 3,50 €
- **Etre chrétien dans la modernité**, réinterpréter l'héritage pour qu'il soit crédible, Ed. Golias 2012 : 14 € + port 3 €
- A paraître courant 2013 : **Les mots-compagnons de mes chemins**, Ed. Karthala

(On peut commander directement ces livres à son auteur : 12, rue du Ballon, 44680 Ste Pazanne ; tel : 02 40 02 49 15 ; courriel : jma.musset@orange.fr)

Orientations 2013

Les participants ont travaillé en petits groupes sur le thème :
• Dieu n'est pas une évidence aujourd'hui. Comment pouvons-nous le découvrir ensemble, sans nécessairement le nommer :
- dans nos vies personnelles et collectives ;
- en retrouvant dans l'évangile les intuitions de Jésus, ses conditionnements et les formulations des évangélistes.
• Au delà de Vatican II – vivre les défis du monde d'aujourd'hui (Concile 50)

A la lecture des comptes-rendus des ateliers, le Conseil d'Administration, dans sa réunion du 2 mars 2013, a jugé qu'ils font apparaître les 3 points forts suivants et retenu, pour les illustrer, quelques extraits de ces comptes-rendus.
La question vous est maintenant posée : quelles priorités en déduisez-vous pour nos groupes et pour l'Eglise de demain ? Le CA s'engage à faire circuler vos réponses et vos contributions.

1- Partager l'espérance
- Partout en Europe et dans le monde un véritable bouillonnement donne du goût à l'avenir sur ce que pourrait être l'Église du XXIe siècle. C'est le sens du « Concile 50, un nouvel aggiornamento ». Un processus de renouveau de l'Église participatif et collectif dans un sens universel.
- Sans avoir à nommer Dieu, nous réalisons « ensemble » plus de paix et plus de justice en « humanisant », au-delà de nos propres forces et de nos moyens, des sociétés traversées de violences et de situations insoutenables, ou dégradantes.
Cela peut faire comprendre qu'il y a plus que l'homme pour réaliser « ensemble » un toujours plus d'« humanisation », au fil des siècles.
- Nos jeunes font l'Évangile. Ils se l'approprient, en l'appliquant à leur modernité.
Nous sommes donc en phase avec eux par ce lien de Fraternité sans discrimination de personne.

2- Approfondir notre spiritualité (aller au Désert et se retrouver ensemble)
- La fidélité à Dieu n'est pas la répétition de gestes et de paroles…
- Jésus est l'un d'entre nous avec une « intensité » particulière.
- Les cercles de silence : une prise en compte de l'humanité et de ses drames. On le fait ensemble, et le mot « Dieu » n'y est pas nécessaire.

3- Choisir l'option préférentielle pour les pauvres
- La crédibilité du témoin est un critère déterminant dans le phénomène d'humanisation.
- Notre réussite n'est pas la nôtre ; mais celle qu'on permet à un autre, aux autres, de réaliser, ensemble, progressivement.
- Ce qui fait la valeur d'une vie, c'est la manière de vivre dans la fraternité. Le christianisme est un appel à vivre l'humanité dans toutes ses dimensions.

Extraits de l'intervention d'Hugo Castelli

Tout d´abord, nous voulons vous remercier sincèrement d´avoir invité Redes Cristianas à participer à cette assemblée générale de NSAE 2013 et à cette journée co-organisée avec le GES-Parvis. Nous croyons qu´il est très important d´unir nos forces et nos efforts afin d´obtenir une société européenne et mondiale plus laïque et plus juste.

La situation sociale en Espagne est très difficile. Selon l´Eurostat, le taux de chômage au mois de novembre 2012 a été de l´ordre de 26,6 %, c´est-à-dire, plus de 6 millions de personnes, et parmi les jeunes de moins de 25 ans il a été de l´ordre de 56 %. Le pire est que la politique du gouvernement du PP (Parti Populaire ou plus précisément parti qui considère que l´Espagne est sa propriété privée) qui a la majorité absolue au Parlement, impose le maintien de la loi injuste d´expulsion pour les dettes hypothécaires (46.559 expulsions en trois mois en 2012, soit 510 par jour), la privatisation de la santé, et de l´enseignement avec la réintroduction de la religion intégriste catholique dans les programmes de l´enseignement obligatoire.

Les membres de Redes, nous sommes des femmes et des hommes qui avons vécu Vatican II et qui avons essayé de mettre en pratique ses recommandations. Nous luttons contre ces mesures du gouvernement dans le mouvement 15M et d´autres organisations des indignés, mais nous tenons à souligner que nous devons mener ce combat aussi à Bruxelles et chez Merkel.

Redes Cristianas est un réseau de communautés et organisations catholiques de base qui se considère tout d´abord chrétien pour s´identifier mieux avec les évangiles afin de défendre les plus défavorisés et promouvoir la justice sociale et ainsi accomplir qu´un autre monde est possible, c´est-à-dire, le Royaume de Jésus. Redes considère l´implantation de la vraie laïcité au niveau de l´Etat comme une mesure « sine qua non » pour accomplir la paix sociale, bien entendu pourvu que la laïcité soit accompagnée par une politique de gestion publique des services sociaux. D'ailleurs, Redes a été créé pour agir comme porte-parole des mouvements chrétiens de base et pour bien montrer à la société que les évêques ne monopolisent pas les croyances de tous les chrétiens.

L´organisation se compose d´une équipe de coordination formée par des représentants des groupes membres qui a la mission des travailler les projets et de choisir, jour par jour, les informations du site web qui reçoit quelques 3.000 visites par jour. Les décisions importantes sont prises par l´Assemblée des représentants qui se réunit une fois par semestre et par les Assemblées générales qui se déroulent tous les deux ans dans un endroit différent du pays. Permettez-moi, au nom de Redes, d´inviter une/un représentant de NSAE à notre prochaine AG qui aura lieu à Santiago de Compostelle le 6-7 décembre 2013 sous le titre « Avec Jésus de Nazareth, provoquons des rébellions pour changer les réalités ».

Nous nous rencontrerons avant, car *Cristianas y Cristianos de Base de Madrid* (le nouveau nom d'Iglesia de Base de Madrid), membre de Redes, est l'hôte de la prochaine rencontre annuelle du Réseau Eglises et Libertés qui aura lieu à Madrid.

Redes a considéré que la meilleure manière de célébrer le 50ème anniversaire de l´ouverture du Concile était de faire une assemblée universelle du peuple chrétien (AUPC) pour repenser la foi afin d´animer les nouvelles générations à connaître les bonnes nouvelles des évangiles dans leur lutte pour une société plus juste.

Nous avons encore très peu avancé sur ce sujet. Je vous communique le document sur l´identification des défis écrit par le théologien Evaristo Villar. Je crois que vous pouvez nous donner des recommandations intéressantes et peut-être vous associer avec Redes dans le contexte du AUPC.

Hugo Castelli, Redes Cristianas

Il y a des nombreux signes qui annoncent un changement d´époque

La conséquence sociopolitique, religieuse et culturelle la plus évidente est reflétée dans le conflit permanent qu´on constate entre l´émergence du nouveau et la résistance du passé à se renouveler ou à disparaître. Compte tenu de cette tension, la vision de la réalité n´est pas aussi évidente ni aussi transparente qu'il serait souhaitable ; elle est plutôt confuse, diffuse et enveloppée dans une grande incertitude.

Nous avons globalisé beaucoup de choses importantes (les marchés, les transports, les communications, etc.) qui supposent un prolongement exponentiel des potentialités humaines. Mais en contrepartie, l´absence simultanée d´un énoncé éthique global est en train de provoquer un vrai bouleversement. Cela concerne la nécessaire répartition des ressources économiques et l´articulation politique des sociétés, mais cela concerne aussi la planète elle-même, qui est la source de toutes les ressources et le soutien de toutes les vies. Du fait, en partie, de cette globalisation imparfaite et défectueuse, le monde d´aujourd´hui est plus inégal et désarticulé que jamais. La crise aux multiples facettes que nous sommes en train de traverser en est un triste exemple.

Les religions n´offrent pas davantage une image d´oasis où le déploiement et la dignité de l`être humain seraient reconnus et respectés. La tension permanente que nous voyons aujourd´hui - plus qu'hier - entre l´intuition primitive du religieux et son institutionnalisation ultérieure en est une preuve plus qu´évidente. L´histoire pourrait nous offrir des exemples innombrables dans lesquels l´impulsion originelle vers l´égalité a été contrecarrée par la division et où certaines personnes ou des classes se sont imposées sur les autres ; où la présence de la diversité a été réduite à l´unité forcée ; où l´usage et l´usufruit des biens destinés à couvrir les besoins des tous les êtres humains ont été empêchés par l´inviolabilité du droit de propriété, consacré pratiquement par la totalité des confessions religieuses.
Beaucoup de voix sont en train de dénoncer l´immobilité des institutions religieuses et leur incapacité à contenir l´esprit humain toujours en recherche. La nouvelle ère, qui est en train de poindre partout, prend au dépourvu les institutions religieuses, - et parmi elles l´Eglise catholique -: elles se retrouvent dans une énorme confusion.

Il est vrai que surgissent, Dieu merci, beaucoup d´alternatives à la situation présente. Mais il est aussi certain qu´il s´agit en général de propositions de courte portée et que, d´autre part, elles se présentent si isolées et désarticulées qu´elles ne peuvent pas compter sur des forces suffisantes pour réaliser les transformations et les changements sociaux et religieux dont on a besoin pour se mettre au rythme de la science et de la technique dont nous jouissons des bienfaits. D´autre part, ces nouvelles initiatives ne dépassent pas non plus une réforme qui aille au-delà des institutions dans lesquelles elles surgissent. L´expérience nous montre suffisamment que les grands systèmes religieux ou civils se sentent peu concernés par elles et, lorsqu´ils ne peuvent pas les assimiler, généralement ils les ignorent. Dans ces conditions, la critique, en plus de créer une mauvaise conscience, rend inutiles les efforts et les énergies qui sont gaspillées.

Peut-être peut-on atteindre une espèce de troisième voie de réforme, qui ne soit pas, comme c'est arrivé en politique, qu´un détour pour revenir au même point de départ. Vatican II a subi ce même sort parce que, malgré la grande richesse des apports, il est resté contrôlé par l´appareil de la curie ; et il a été utilisé surtout pour renforcer l´institution. Après cinquante années et en voyant la route restauratrice suivie par l´Eglise Catholique, c'est avec douleur et une certaine nostalgie qu'on se remémore des déclarations comme celle qui suit : **« *Il est notre devoir permanent de scruter à fond les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l´Evangile, de telle sorte que, en nous adaptant à chaque génération, nous puissions répondre aux questions permanentes de l´humanité sur le sens de la vie présente, de la vie future et sur leurs relations mutuelles. Pour cela il est nécessaire de connaître et comprendre le monde où nous sommes, ses espoirs, ses aspirations et la tournure***

***dramatique qui fréquemment le caractérise.* » (Gaudium et Spes 4).**

Evidemment, les personnes qui rendirent possible le Concile ne prirent pas en considération une remarque très sage de l´Evangile à ce sujet : *« Personne ne coud une pièce de drap non foulé à un vieux vêtement ; autrement, le morceau rapporté tire sur lui, le neuf sur le vieux et la déchirure s´aggrave. Personne ne met non plus du vin nouveau dans des vieilles outres ; autrement le vin fera éclater les outres, et le vin est perdu aussi bien que les outres. Mais à vin nouveau, outres neuves !* » (Mc 2, 21-22).

L´Assemblée Universelle (*que nous proposons*) ne veut pas se centrer principalement sur la réforme de l´Eglise. Plutôt qu´une réforme, nous sommes convaincus que l´institution catholique aujourd´hui a besoin d´une transformation profonde dans tous les domaines – depuis l´épistémologique, la doctrine et la pédagogie jusqu´à sa pratique évangélique, si elle veut récupérer une place significative et utile dans le monde actuel. Mais la résolution de tout cela ne peut être que la conséquence d´avoir résolu d´abord ce que nous considérons le plus important et qui se résume dans la question suivante : comment être des personnes civilement et religieusement cohérentes à la place et au moment où nous vivons ? La question que nous nous posons est suffisamment importante pour être en tête de nos préoccupations. Dans sa brève formulation, elle englobe toute notre dimension humaine, sociale et religieuse.

Donc, une fois que nous avons centré l´Assemblée sur l´être humain actuel, il n´est pas possible de vivre honnêtement de façon insouciante dans un monde qui exclue de la vie et condamne à la mort les trois quarts de l´humanité ; nous ne pouvons pas non plus continuer à maintenir honnêtement une institution religieuse qui discrimine entre les personnes à cause du sexe, du savoir, de l´avoir et du pouvoir.

Dans la nouvelle ère dans laquelle nous entrons, il ne suffit pas d'avoir la connaissance exhaustive des défis ; il ne suffit pas de critiquer et dénoncer des situations et des institutions qui réduisent en esclavage et déshumanisent les personnes. Il ne suffit pas d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe, il faut avoir, en plus des pieds pour aller plus loin. Il est bon de rêver et laisser aller à l´imagination pour dessiner des propositions audaces et des alternatives. Nous avons besoin de faire la connexion entre notre petit monde (individuel, familial, régional, national, ecclésial) et le monde énorme du social et collectif, du cosmopolite et planétaire, de l'interculturel et de l'inter-religieux.

Nous devrions apporter des propositions alternatives suffisantes pour définir le contenu cet « autre monde (et autre Eglise) possible et nécessaire » dont **nous rêvons.**

Evaristo Villas
extraits de « Brouillon de proposition de Redes Cristianas »

Le chemin de Dieu passe par l'Homme

On dit que tu nous parles :
Mais je n'ai jamais entendu ta voix de mes propres oreilles.
Les seules voix que j'entends
Ce sont des voix fraternelles
Qui me disent les paroles essentielles.

On dit que tu te manifestes :
Mais je n'ai jamais vu ton visage de mes propres yeux.
Les seuls visages que je vois,
Ce sont les visages fraternels
Qui rient, qui pleurent et qui chantent.

On dit que tu t'assois à notre table :
Mais je n'ai jamais rompu avec toi le pain de mes propres mains.
Les seules tables que je fréquente,
Ce sont les tables fraternelles
Où il fait bon se restaurer de joie et d'amitié.

On dit que tu fais route avec nous :
Mais je n'ai jamais senti ta main se poser sur mes propres épaules.
Les seules mains que j'éprouve,
Ce sont des mains fraternelles
Qui étreignent, consolent et accompagnent.

On dit que tu nous sauves :
Mais je ne t'ai jamais vu intervenir dans mes propres malheurs.
Les seuls sauveurs que je rencontre,
Ce sont des cœurs fraternels
Qui écoutent, encouragent et stimulent.

Mais si c'est toi ô mon Dieu, qui m'offres
Ces voix, ces visages, ces tables,
Ces compagnons et ces compagnes,
Ces mains et ces cœurs fraternels,
Alors, du cœur du silence et de l'absence,
Tu deviens, par tous ces frères et toutes ces sœurs,
Parole et Présence.

Prière lue au cours de la célébration (*Jacques Musset)*

Mariage pour tous :
égalité des personnes et des droits

Comme indiqué dans le précédent numéro du Bulletin, ainsi que sur la convocation à l'AG, nous avions invité l'association *David et Jonathan* à venir « *échanger avec nous du mariage homosexuel et des débats auxquels ce projet donne lieu* ». Nous avons accueilli avec beaucoup de plaisir et d'intérêt Jean-Louis Lecouffe avec qui nous avons eu un débat très riche, à la suite duquel il a été décidé de prendre position sur le sujet en rédigeant un texte à soumettre au vote de l'AG. Le texte ci-après a été adopté à une très grande majorité, 2 participants s'étant abstenus et un ayant voté contre. Les courriers reçus depuis ont confirmé qu'il y a une grande majorité, mais pas l'unanimité, au sein de NSAE, en faveur de cette prise de position.
Plusieurs d'entre nous se sont retrouvés à Paris au cours de la manifestation du 27 janvier sous la banderole : « Croyants unis pour l'égalité des droits ». Il était intéressant de noter la présence de musulmans.

Nous disons

• **OUI** le mariage pour tous existe déjà dans de nombreux pays sans avoir détruit le tissu social.

• **OUI** au mariage pour tous les couples, en vertu de la liberté et du respect de chaque personne et pour l'accession de tous et toutes à la même reconnaissance sociale.

• **OUI** nous demandons le terme de MARIAGE : assez de discrimination ! Donnons à tous les couples les mêmes droits de se construire et de faire famille.

• **OUI** des enfants vivent déjà au sein de couples homosexuels. La loi est le plus sûr moyen de leur apporter sécurité et protection.

A la suite de Jésus, nous réaffirmons que le respect du chemin de chacun et de chacune est une vraie valeur évangélique. Jésus nous invite tous et toutes à la conversion des cœurs et à l'accueil de nos semblables, tous singuliers dans leur diversité, tous participant d'une même humanité.

- **OUI** la manifestation du 27 janvier est légitime : elle libère la parole.

NSAE appelle donc à y participer.

Communiqué de presse de NSAE : Une Eglise à rénover

Une institution d'un autre temps
Nous aimerions que la décision honorable de Benoît XVI de démissionner soit vécue comme un moment privilégié pour inviter les communautés catholiques à repenser leur structure de gouvernance et les privilèges médiévaux que cette structure comporte. La papauté et le Vatican constituent un État masculin à part, qui possède une représentation diplomatique influente, et qui est aussi servi par des milliers de femmes à travers le monde, dans différentes instances de son organisation. L'institution est un système dominé par des fonctionnaires convaincus de leur idéologie qu'ils attribuent à l'Esprit saint. Ce système est bien éloigné de l'attention de Jésus pour les plus fragilisés de la société, de la gratuité de Jésus, de son approche confiante envers le Monde. Jésus savait lire les signes en son temps ; pour le faire aujourd'hui, il faut être en prise avec la réalité.

A l'écoute du monde d'aujourd'hui
Les cardinaux qui vont se réunir et qui ont la responsabilité de décider du futur de l'Église, vont-ils ignorer qu'en dehors d'eux il y a le monde – qui est en grandes difficultés – et que ce sont les laïcs qui y travaillent ? Et qu'en conséquence, il y aurait intérêt à écouter ce qu'ils disent dans leur diversité de cultures et d'expressions de foi ? A faire confiance au Peuple de Dieu, au lieu d'en être le gardien, aux femmes et aux hommes qui s'engagent partout dans le monde pour annoncer l'Evangile et son message libérateur et émancipateur.

Vers une audace évangélique
Nous attendons des cardinaux électeurs que la peur, la honte, l'humiliation, qui en ce moment assiègent l'Eglise en tant qu'institution, ne les détournent pas de tenter le « nouveau » là où l'« ancien » est mort, de rechercher une alternative prophétique, capable de refaire surgir les idées les plus révolutionnaires pour lui donner une nouvelle force évangélique.
Nous attendons de l'Eglise qu'elle repense sa relation à l'Ecriture selon laquelle Dieu aurait révélé des vérités éternelles, contenues dans la Bible, et dont elle serait la seule dépositaire. Parce que Dieu entre en relation avec l'humanité, et que la Bible est le récit de l'expérience de cette relation, nous pensons que le rôle de l'Eglise est de faciliter la poursuite de cette expérience - et non de donner des leçons à tous - en s'inspirant des Ecritures et en se mettant à l'écoute des plus pauvres.

Libérer l'intelligence de l'Eglise
L'Eglise en crise a plus que jamais besoin d'esprits libres. Une première mesure à prendre serait de rendre la voix aux théologiens prophètes qui furent condamnés au silence, pour, avec eux, ouvrir de nouveaux chemins d'espérance pour une humanité qui cherche elle aussi de nouveaux horizons. Il s'agit de libérer avec confiance l'intelligence de l'Eglise, qui a été verrouillée par des condamnations et des excommunications d'un autre temps.

Nous sommes ouverts à l'espoir d'un changement à la tête de l'Eglise et nous accueillerons avec joie tout ce qui ira dans le sens d'une plus grande fidélité à l'Evangile. Mais nous sommes surtout convaincus que notre mission première n'est pas d'œuvrer au maintien d'une structure ecclésiale, mais de nous risquer à vivre l'Evangile au cœur de l'humanité.

Texte adopté par le Conseil d'Administration de NSAE dans sa réunion du 2 mars 2013

L'épuisement de la monarchie pontificale

La plupart des commentaires traitent de la renonciation de Benoit XVI comme d'un *« tournant historique »* pour l'Eglise romaine. Selon le point de vue pris sur cet événement rarissime, on souligne la *« désacralisation »* de la fonction pontificale qu'induit la décision trop humaine consistant, pour un pape, à prendre sa retraite. Ou bien l'on marque, en sens inverse, la sagesse qui anime un pontife suffisamment humble et responsable pour reconnaître qu'il n'a plus la force de porter sa charge. Par delà ces évaluations contradictoires, il ne fait pas de doute que le choix inattendu de Benoît XVI pose à l'Eglise catholique, sans échappatoire possible, la question de sa gouvernabilité.

La question émerge aujourd'hui en pleine lumière, mais c'est en réduire la portée que de l'associer seulement à la décision d'un pape âgé, fatigué et bouleversé par les tourmentes qui ont marqué son règne. Elle se pose, en réalité, depuis le moment où l'Eglise, rompant avec l'enfermement intransigeant auquel l'avait conduit son rejet global du monde nouveau issu de la Révolution française, a choisi d'entrer en dialogue avec un monde auquel elle voulait adresser un message de sens. Un tel tournant, opéré au Concile Vatican II, ne valait pas, à beaucoup près, acceptation des idéaux de la modernité. Mais il impliquait une considération positive des aspirations et des attentes d'une société que l'institution romaine savait ne plus pouvoir réunifier sous sa tutelle spirituelle directe.

Le rêve intransigeant de la reconquête catholique du monde, conduite par une Eglise pensée comme une armée rassemblée derrière son chef, a gouverné, pendant un siècle, la vision que l'institution romaine avait d'elle-même. En substituant à ce rêve l'idéal d'un témoignage évangélique porté par une Eglise définie comme "Peuple de Dieu", le Concile réhabilitait en même temps les sources collégiale et synodale de l'autorité dans l'Eglise. Dans ce nouveau modèle d'ecclésialité, chaque église locale, chaque communauté, était appelée à trouver les voies et moyens de ce témoignage dans les conditions concrètes de son insertion sociale, sous la responsabilité de son évêque, au sein d'une communion dont l'évêque de Rome restait et devait rester le garant.

La furieuse polarisation qui dressa l'un contre l'autre le camp de ceux qui s'engageaient avec enthousiasme dans cette voie nouvelle et celui de ceux qui entendaient faire prévaloir le modèle hiérarchique et exclusivement personnel du pouvoir supposé conforme à « l'Eglise éternelle », a tué dans l'oeuf la mise en œuvre concrète qu'appelait l'intuition centrale du Concile en matière de gestion de l'autorité. Paul VI – qui condamna avec la même rigueur la dérive intégriste et les expérimentations des communautés de base inspirées par la théologie de la libération – usa son pontificat à tenter de conjurer l'éclatement de l'institution, sans parvenir à donner au modèle conciliaire l'assiette organisationnelle qui aurait fait prendre corps à l'idéal rénové d'une communion ecclésiale compatible avec la reconnaissance de la pluralisation de l'institution.

L'inertie des structures romaines a eu sans doute autant de poids que les frilosités théologiques dans le désajustement croissant entre l'appareil ecclésial, les attentes diverses et contradictoires des communautés, et la réalité d'un monde emporté, à vitesse accélérée, dans une spirale du changement qui, sur tous les fronts, plaçait en porte à faux l'Eglise, son discours, ses normes, son organisation et ses pratiques de l'autorité.

La figure d'un pape monarque gouvernant seul et d'en haut un corps ecclésial supposé homogène a été emportée dans le même mouvement. Il est devenu impossible, depuis le sommet romain, de tenir tous les fils d'une Eglise confrontée à la fois à la sécularité montante du monde occidental, à la disparité croissante des situations des églises nationales et au choc de la concurrence religieuse à l'échelle planétaire. Il est devenu de moins en moins plausible de compenser par une centralisation idéologique et disciplinaire renforcée la dissémination des communautés détachées de l'armature d'une civilisation paroissiale définitivement moribonde.
Les redistributions de la division du travail religieux induites par l'amenuisement du corps clérical, et l'autonomisation d'individus

croyants portés à faire prévaloir leur souci d'authenticité personnelle sur les exigences institutionnelles de la conformité ont fait le reste. La mort du pape Jean-Paul Ier, écrasé sous la charge après quelques semaines de pontificat, peut être lue, de ce point de vue, comme une sorte de parabole. *« L'Eglise,* écrivait Michel de Certeau, *était un corps, elle est devenue un corpus. »*

Les deux derniers papes, chacun à leur manière propre, se sont employés à conjurer le péril de dislocation qui mine le corps ecclésial. Mais ils l'ont fait, l'un et l'autre, en travaillant à une relégitimation de la centralité pontificale, hors de laquelle aucun des deux ne pouvait penser l'unité de l'Eglise.

Jean-Paul II, servi par une personnalité flamboyante et une histoire personnelle hors norme, a joué sans frein la recharge charismatique de sa fonction. Il a, à travers voyages et grands rassemblements, mis en scène une Eglise réunie par l'adhésion émotionnelle des fidèles à la personne d'un guide capable de convertir la marginalisation culturelle du discours catholique en audace prophétique.

Des appels à abandonner toute peur qui marquèrent les débuts de sa prédication jusqu'au témoignage muet de la déréliction donné par la fin de sa vie, le pape polonais a pris physiquement en charge la remobilisation affective d'une Eglise en proie au doute, en même temps qu'il bétonnait, sur le terrain doctrinal et disciplinaire, le socle des certitudes qu'il se donnait pour charge de défendre contre la vague montante d'un "relativisme" jugé délétère.

La recharge du sentiment d'appartenance a indiscutablement porté des fruits dans les rangs des fidèles catholiques travaillés par les incertitudes du temps. Elle n'a conquis ou reconquis à l'Eglise que ceux qui s'y reconnaissaient déjà. Et elle en a silencieusement éloigné tous ceux qui aspiraient à faire valoir, à l'intérieur même de ce monde d'incertitudes, non pas le dernier mot d'une réponse catholique, mais la fragilité d'un questionnement chrétien. Au risque d'une comparaison peu favorable pour lui avec la force d'entraînement et le brio médiatique de son prédécesseur, Benoit XVI a consacré ses efforts, non sans grandeur, à la réhabilitation rationnelle du discours chrétien dans la culture contemporaine. On a beaucoup parlé de son investissement théologique comme d'un indicateur de sa difficulté d'endosser la fonction pontificale. On peut penser, au contraire, qu'il n'a pas moins cherché que Jean-Paul II à refonder celle-ci. Mais il l'a fait sur le terrain qui était le sien : celui de l'enseignement. Un terrain qui, *in fine*, l'a laissé seul.

La logique commune aux deux trajectoires éclaire la fin différente que chacune a connue. Aller jusqu'au bout de ses forces fut, pour le pape charismatique devenu mutique, une façon de dire la disproportion humaine de la tâche qu'il s'était assignée. Choisir de se retirer est, pour le pape-docteur, l'expression rationnelle du constat d'un échec. Face aux défis de la pluralisation interne et externe qui disqualifie le système centralisé et resté monarchique du pouvoir romain, aucune recharge venue d'en haut ne peut reconstruire l'Eglise comme un corps.

Redonner toute sa place à la collégialité que Vatican II appelait de ses voeux est probablement aujourd'hui la seule voie permettant de retisser l'unité de l'Eglise romaine et de refonder la primauté de l'évêque de Rome comme garant de la communion des églises locales. Il y faut, comme condition nécessaire, que le pape cesse d'être le seul évêque dans l'Eglise.

Danièle Hervieu-Léger, sociologue
Publié sur Le Monde.fr | 28.02.2013

Le vent souffle où il veut…

Un nouveau tas de débris

Cette analyse nous provient de « Nous sommes Eglise Allemagne »

Par sa publication du 28 janvier 2010, le jésuite Klaus Mertes, à l'époque directeur du collège berlinois Casinius, dévoila que dans l'Eglise, durant des dizaines d'années, des violences sexuelles ont été systématiquement passées sous silence et étouffées. Il s'en suivit une année horrible pour l'Eglise catholique romaine en Allemagne. Après une torpeur due au choc, les évêques promirent solennellement d'assumer ce passé et de tout mieux faire dans l'avenir. Différentes choses ont été mises en route. Mais trois années plus tard, les premiers jours de janvier 2013, les évêques allemands ont dénoncé, alors qu'ils étaient longtemps d'accord, un travail de recherche du célèbre criminologue, le professeur Christian Pfeiffer, ce qui est un signal catastrophique pour la crédibilité de la direction de l'Eglise.

Les évêques ne veulent-ils pas faire confiance à une remise à jour d'un travail scientifique indépendant ? Ils se réfèrent maintenant à une autre étude qu'a faite pour eux le professeur Norbert Leygraf, médecin légiste. Selon lui, seulement 5 % des personnes incriminées seraient des pédophiles (ce qui ne fait aucune différence pour les victimes !) et pratiquement toutes peuvent continuer à travailler dans la pastorale. (ce qui est en contradiction flagrante avec la politique de tolérance zéro préconisée par le pape Benoît XVI !) L'inconvénient de cette étude, c'est que seulement 78 délits triés sur le volet furent analysés.

Le cardinal munichois, le docteur Reinhard Marx qui en 2010 se distingua particulièrement par ses investigations pour découvrir la vérité, devrait se poser la question pourquoi justement dans son diocèse on s'activa pour arrêter d'utiliser les travaux de Pfeiffer. Pourquoi seulement lui et son vicaire général ont-ils accès au rapport d'expertise de l'avocate, la docteure Marion Westpfahl, commandé par l'archevêché ? Déjà un résumé de ce rapport avait mis en lumière pour l'évêché, à la tête duquel était en son temps l'actuel pape, des résultats bouleversants. Quand on parle maintenant de la protection de la vie privée des coupables et des victimes, il s'agit vraisemblablement surtout de la protection des évêques et de l'image de marque de la direction de l'Eglise. Avec l'analyse de Pfeiffer on aurait aussi connu leur façon d'agir ou de ne pas agir durant les années et les décennies passées.

L'évêque, le docteur Ackermann qui a été mandaté il y a trois ans par la conférence épiscopale pour déceler les abus, dut reconnaître en janvier 2012 qu'il y a eu des manquements graves dans son propre diocèse. En tant qu'un des plus jeunes évêques, peut-il s'imposer face aux forces conservatrices de la conférence épiscopale ? Les signes montrant que l'on revient en arrière sur les mesures prises en cas d'extrême nécessité durant l'année de crise 2010, se multiplient. Il en est de même du « processus de dialogue » qui avait été promis par les évêques allemands lorsqu'on était à l'apogée de cette crise des abus et qui a été rétrogradé en « processus d'entretiens ». La direction de l'Eglise en cette « année de la foi » perd de plus en plus de sa crédibilité.

Traduction : Georges Heichelbech

Royaume de Dieu, Eglise et religion

La triade que vous m'avez proposée comme sujet de réflexion – Royaume de Dieu, Église, religion – m'offre l'occasion de m'interroger avec vous sur l'essentiel : Qu'est-ce qui est l'essentiel de l'Évangile, de l'Église, de la religion en général et du christianisme en particulier ? Et qu'est-ce qui est l'essentiel dans le texte sacré, dans les structures de l'Église, dans les expressions religieuses traditionnelles, dans les dogmes et les institutions chrétiennes ?

La question sur l'essentiel est aujourd'hui plus incontournable que jamais, car nous vivons un temps de changements profonds, ou un changement profond de temps. Un temps de remise en question de toutes les traditions. Un temps d'interrogation et de quête. Plus augmente le savoir, plus augmente aussi le non-savoir. Plus se multiplie et globalise l'information, plus s'accroît l'incertitude, plus s'agrandit la perplexité. C'est la faiblesse de notre époque, mais c'est aussi sa grâce.

Or, la transformation culturelle entraîne toujours une transformation religieuse. Il faut donc que nous nous demandions : qu'est-ce qui est le cœur vivant et actuel de toutes nos croyances, normes et rites, de tout l'échafaudage traditionnel du christianisme et des religions en général ? Nous chrétiens tournons nos yeux vers Jésus, nous ouvrons les évangiles, nous lisons ses pages, nous contemplons les scènes décrites, nous entendons les paroles entendues autrefois. Et la réponse s'impose : l'essentiel de tout est le royaume de Dieu, autrement dit, que les aveugles voient, que les boiteux se mettent debout et marchent, que la justice se fasse en paix, que tous puissent manger à leur faim à la même table commune.
Je vous propose tout simplement de réfléchir sur ce que signifiait pour Jésus ce royaume de Dieu et que nous laissions sereinement cette lumière illuminer et juger tout dans l'Église, dans les religions, dans le christianisme.

1. JÉSUS ET LE ROYAUME DE DIEU

1.1. Le "royaume de Dieu" : un monde guéri, libre, fraternel

Tout le monde est d'accord sur le fait que le «royaume de Dieu » (Mattieu dit « royaume des cieux », fidèle au scrupule juif de prononcer le mot « Dieu ») fut le cœur et le noyau du message de Jésus. Plus encore, l'axe et le cœur de l'activité et de la vie prophétique de Jésus. L'expression revient 57 fois aux lèvres de Jésus dans les synoptiques, sans compter les parallèles. Si nous voulons savoir qui est Jésus, nous devons savoir ce qu'est pour lui le « royaume de Dieu ». Et si nous voulons savoir ce qu'est pour Jésus le royaume de Dieu, nous regardons comment il l'annonce et, surtout, comment il le pratique.

Mais l'expression « royaume de Dieu » ou l'image d'un Dieu roi, habituelle au Moyen-Orient depuis un millénaire avant Jésus, pose des problèmes aujourd'hui, car nous ne sommes plus monarchiques. Il faut donc récupérer le sens profond de l'expression au-delà de l'idéologie royale. Et ce sens profond, les psaumes et les prophètes d'Israël l'avaient exprimé en toute clarté, et justement face à la monarchie politique : dire que « Dieu est roi » signifie qu'il est le défenseur des veuves, des orphelins et les étrangers, qu'il est plus puissant que toutes les mauvaises puissances, et qu'il est même l'unique roi, puisque les rois de la Terre ont tous trahi leur devoir sacré de protéger ceux qui n'ont pas de protecteur, de défendre ceux qui n'ont pas défenseur.

C'est cette tradition spirituelle et prophétique que Jésus fait sienne quand il parle de « royaume de Dieu ». Dieu est roi et son pouvoir libérateur va se manifester bientôt :
les pauvres seront heureux, ceux qui ont faim de pain et de justice seront rassasiés, tous les malheureux qui pleurent seront consolés, les yeux des aveugles s'ouvriront et verront un monde nouveau et merveilleux.
Le royaume de Dieu signifie pour Jésus la vieille promesse de Dieu annoncée par les prophètes, le rêve et l'espérance de Dieu

pour toute sa création, le rêve accompli des êtres humains et de toutes les créatures.
E. Schillebeeckx écrit : « Le royaume de Dieu est un monde nouveau dans lequel la souffrance a été abolie, un monde d'hommes et de femmes sauvés qui vivent ensemble sous l'empire de la paix et en absence de toute relation maître-esclave ». J. Moltmann se sert d'autres belles images : « Le royaume de Dieu est Dieu arrivé à son repos, qui habite sa création et fait d'elle sa demeure. Toutes les créatures deviennent des compagnes de maison ».

Jésus n'annonçait pas le ciel après la vie de ce monde, il n'annonçait pas le monde de l'au-delà, mais la transformation radicale de ce monde. Il n'est pas possible de dire comment Jésus imaginait exactement la transformation de ce monde, s'il comptait, par exemple – dans la ligne apocalyptique –, avec une sorte de fin du monde et la création d'un monde nouveau ou s'il espérait plutôt – comme il paraît être plus sûrement le cas – un profond renouvellement religieux, social et politique de ce monde grâce à l'intervention de Dieu.

Jésus attendait cette intervention de Dieu comme un événement qui allait avoir lieu bientôt et il pensait qu'il était lui-même l'envoyé de Dieu pour annoncer, préparer et accomplir cet événement.

1.2. Intervention de Dieu ?
Mais la question se pose à nouveau : pouvons-nous encore comprendre ce langage et parler d'« intervention de Dieu » ? C'est une image, comme tout ce que nous disons sur Dieu. Royauté, règne, royaume de Dieu : ce sont des images. Dire que le royaume de Dieu est le rêve, l'espérance ou le repos de Dieu ce sont aussi des images. Nous ne pouvons parler sur Dieu qu'à travers des images, et aucune image n'arrive qu'au seuil du Mystère indicible. Il est bon que le Mystère soit indicible, car nos pensées et nos concepts clairs et distincts ne nous consolent pas.

Très probablement, Jésus imaginait le règne de Dieu comme une intervention divine plus ou moins spectaculaire. Or, nous n'avons pas à faire nôtres toutes les images et les idées que Jésus se faisait de Dieu, celle du Dieu roi, par exemple. Mais le langage de Jésus nous inspire, pour que nous puissions entrevoir le Mystère de Dieu au-delà de la lettre et des mots. Nous n'avons pas à faire nôtre la théologie de Jésus, mais plutôt sa théopathie, sa manière de sentir le Mystère de Dieu, et sa théopratique, sa manière de pratiquer Dieu. Jésus sentait Dieu comme un mystère de confiance et de paix sans mesure. Il pratiquait Dieu comme un Mystère de proximité et de compassion samaritaine qui guérit.

C'est un fait historique dont personne ne doute que Jésus guérissait. Il fut un guérisseur, et c'est là peut-être la raison fondamentale de son succès et de son attraction populaire. Comment devons-nous comprendre ses guérisons ? Il se peut que Jésus les ait comprises comme des interventions spéciales de Dieu à travers lui, et comme preuve qu'il était l'élu de Dieu et le prophète envoyé des derniers temps. L'intervention libératrice de Dieu était déjà en cours ; les guérissons qui avaient lieu par la main de Jésus en étaient la preuve et le signal : *« Si c`est par l`Esprit de Dieu que je chasse les démons, c'est que le royaume de Dieu est venu vers vous »* (Mt 12,28).

À partir du Moyen Age, les guérisons de Jésus, ainsi que d'autres guérisons et toutes sortes d'événements extraordinaires ont été comprises comme des interventions singulières de Dieu qui brisaient ou dépassaient les lois naturelles. Mais les sciences modernes et la foi même nous empêchent aujourd'hui de les comprendre comme ça. Les sciences ne nous permettent pas de dire que Dieu brise ou contredit les lois de la nature, car pour cela il faudrait connaître toutes les lois de la nature et nous ne le connaissons pas ; la nature n'est pas un engrenage mécanique fermé, mais un processus toujours ouvert qui ne cesse d'inventer et de se réinventer. D'autre part, la foi non plus ne nous permet de dire que Dieu intervient seulement de manière sporadique, quand il veut, qu'il guérit ce malade-ci, tandis qu'il laisse mourir celui-là. Un tel Dieu arbitraire n'est pas croyable.

Dieu n'intervient pas de l'extérieur et de manière sporadique quand il le décide pour quelque raison secrète que nous ne connaissons pas et que nous devrions simplement accepter d'avance avec soumission. Dieu n'intervient pas, comme un roi, de temps à autre, pour faire preuve de son

pouvoir et de son autorité. Dieu est au cœur de la réalité, Dieu est le cœur du monde, blessé comme tout cœur, puissant comme tout amour, tout-puissant comme l'amour absolu. Dieu n'agit pas de l'extérieur : Dieu est le feu secret qui anime et qui meut tout ce qui est, l'éros qui attrait tout, la parole et le « fiat » qui crée sans cesse depuis l'intérieur même de la réalité, des atomes et des cellules, des pierres et des vivants, des planètes et des galaxies. Dieu ne vient pas de dehors, mais du dedans. Le Royaume de Dieu est cette présence de Dieu venant de l'intérieur de tout, se manifestant comme relation et communion, comme compassion et bonté, comme guérison et liberté de tous les êtres.

Comment guérissait Jésus ? Peut-être possédait-il ce don que tant de guérisseurs ont possédé dans tous les temps, ou l'énergie positive dont on parle aujourd'hui. Mais les évangiles soulignent un autre aspect qui est peut-être plus décisif : voici un lépreux abject et repoussé hors de la société (était-il repoussé pour être lépreux ou s'était-il rendu malade pour avoir été repoussé ?). Jésus le voit et prends pitié de lui. Et tout impur, rejeté et intouchable qu'il était aux yeux de tous, il s'approche et le touche. Le lépreux s'émeut, il redécouvre sa dignité perdue, il se sent enfant de Dieu et frère de Jésus, il renaît. N'est-ce pas assez pour guérir ? Voilà ce qui est l'essentiel dans tous les récits de guérison. C'est ce que nous indique une expression qui se trouve souvent dans ces récits : « Ta foi t'a guéri ». Ce n'est pas de la magie. Ce n'est pas une intervention arbitraire de Dieu. C'est la puissance ou l'énergie thérapeutique de la confiance, de la compassion, de l'humanité.

Qu'est-ce que le royaume de Dieu ? C'est la manifestation de cette puissance qui guérit et qui libère, et cette manifestation de Dieu dans toute la réalité est notre vocation.

1.3. Un royaume à dimension politique

« Le royaume de Dieu est en vous » (ou *« parmi vous »*), on lit dans Lc 17,21, et ce verset a été interprété souvent comme si le royaume de Dieu était fondamentalement une réalité « spirituelle », intérieure, que nous devons découvrir et déployer dedans par un effort personnel de détachement ou d'illumination intérieure. Les évangiles gnostiques ont privilégié cette perspective, et elle correspond très bien à une sensibilité largement répandue de nos jours. Que dire de cette interprétation plutôt spiritualiste et gnostique ?

On ne peut pas négliger cette dimension de la libération intérieure, de la découverte de notre vérité profonde, de notre divinité essentielle. C'est vrai, le Royaume de Dieu est en nous : il suffit que nous ouvrions les yeux.

Mais Jésus, qui avait ouvert les yeux et qui voyait le monde avec le regard de Dieu, voyait le monde plein d'injustices et de plaies, *« la création tout entière soupirant et souffrant les douleurs de l'enfantement »* (Rm 8,22).

Le Royaume de Dieu, Dieu lui-même en tant que Mystère éternel de bonté heureuse et créatrice, est présent au cœur de la création entière, au cœur de tout être comme don et comme espérance, comme petite semence, comme levain savoureux, comme possibilité sans mesure. Or, cette présence, il faut la rendre effective et visible dans tous les domaines de la vie ; il faut que la présence de Dieu se manifeste en forme de bien-être et d'harmonie dans le corps écologique et social que nous formons tous les êtres humains et toutes les créatures : la justice sociale, l'harmonie écologique des systèmes de production, la juste distribution des biens communs de la Terre et de la production, l'égalité d'opportunités pour tous, le rapport solidaire et fraternel de tous les peuples, la véracité de l'information…

Le royaume de Dieu impliquait pour Jésus et doit impliquer pour nous une véritable révolution socio-politique. Le royaume de Dieu ne s'y réduit pas certainement, mais – tout aussi certainement – il la comporte. Il ne peut pas y avoir de règne de Dieu sans que les structures sociales, économiques et politiques – conséquence et origine d'injustices – se transforment.

Jésus pensait, par exemple, que le règne de Dieu allait apporter une nouvelle distribution de terres, dont la propriété était en train de se concentrer dans les mains de quelques riches, proches du temple et du palais. L'économie traditionnelle de la solidarité était en train de devenir une économie du bénéfice au profit de quelques-uns seule-

ment, pour la misère de la plupart. Cela ne devait pas continuer et n'allait pas continuer. Jésus ne fut pourtant pas un rêveur illusoire ; il avait les yeux ouverts. Les yeux ouverts à la réalité, mais aussi à l'ample horizon de Dieu, à l'espérance active. Il n'a pas prêché la résignation, il n'a pas béni le *statu quo*. Il avait confiance en Dieu, la bonté créatrice et puissante ou la puissance créatrice de la bonté. Il avait confiance en soi-même et aux femmes et aux hommes de son temps et de sa terre. Un autre monde était possible en ce monde.

L'espérance active de Dieu, présent au cœur de la réalité, était son espérance. L'espérance de Dieu est l'espérance de toutes les créatures. Le repos de la création sera le repos de Dieu. L'espérance et le repos de Dieu sont notre espérance et notre tâche. Nous faisons confiance à la compassion puissante de Dieu, qui habite et qui anime secrètement le cœur de toutes les créatures et l'univers entier.

1.4. Le Royaume de Dieu, bonne nouvelle

Jean Baptiste, dont Jésus a été disciple pendant une période de temps indéterminé, annonçait la venue ou l'intervention de Dieu avec les images de la hache ou du feu menaçant. L'arrivée de Dieu allait être un jugement : salut pour les uns, condamnation pour les autres. Bonne et mauvaise nouvelle à la fois.

Jésus a utilisé lui aussi le vocabulaire du jugement et même du châtiment divin. Il aurait été impensable qu'il ne se soit pas servi de ces images, car elles faisaient partie de l'imaginaire et du langage commun. Mais ce qui est frappant et nouveau en Jésus c'est qu'il met l'accent sur la grâce plutôt que sur le jugement. Le royaume de Dieu est une bonne nouvelle : *eu-aggelion*. Ce terme revient 70 fois dans le Nouveau Testament et il a fini par désigner toute l'histoire de Jésus et son message. Saint Marc ouvre son livre avec ces mots : « L'Évangile de Jésus-Christ » (Mc 1,1) ; il veut dire : tout ce qui suit, les paroles et les faits de Jésus qui seront rapportés, est une bonne nouvelle. Le livre même qui rapporte le message et les actions thérapeutiques de Jésus sera appelé très tôt « Évangile » ; ainsi parlons-nous de « quatre évangiles », ou d'« évangiles apocryphes » ou d'«évangiles de poche ». L'encre et le papier même deviennent une bonne nouvelle.

Le royaume de Dieu est bonne nouvelle, bonne nouvelle uniquement, bonne nouvelle pour tous. Il est bon, seulement bon, que Dieu soit et que sa présence et son action cachées se manifestent et grandissent. Dieu n'est pas grâce et menace. Il n'y a point de proportion ni de commune mesure entre la grâce et la condamnation. La condamnation existe parmi nous, mais Dieu n'est que grâce. Et la grâce l'emporte absolument, sans proportion ni commune mesure avec la condamnation. Tant de paraboles de la miséricorde l'illustrent de manière merveilleuse !

La volonté, le vouloir de Dieu c'est que « tous les êtres humains soient sauvés » (1 Tm 2,4), autrement dit, qu'ils soient libres, heureux, fraternels. Et c'est à la création entière que nous devons appliquer cette espérance, au-delà de nos schèmes trop anthropologiques et anthropocentriques. Dieu est la Pure Bonté, la Pure Volonté de bien. Croire en Dieu signifie croire ou espérer de manière active, effective, que tous les êtres humains – aussi ceux que nous appelons mauvais ou méchants – seront ce qu'ils sont déjà dans leur être le plus intime et véritable : bons et heureux.

Le royaume de Dieu est la réalisation de cette volonté divine qui est en même temps la volonté et le vouloir authentique de tous les êtres humains et de toutes les créatures. L'arrivée ou la pleine réalisation du règne de Dieu sera bonne pour tous, bons ou mauvais.

Par conséquent, le royaume de Dieu doit être annoncé avec joie, et elle doit produire de la joie en celui qui reçoit l'annonce. Autrement, il ne s'agirait point d'un évangile, d'une bonne nouvelle. Celui qui annonce doit se convertir à la bonne nouvelle qu'il annonce ; celui qui reçoit doit se convertir à la bonne nouvelle annoncée.

Mais il faut ajouter une précision importante : le royaume de Dieu n'est pas une bonne nouvelle de manière anonyme et globale, de manière impartiale et froide. Les plus pauvres étaient pour Jésus les premiers destinataires de son heureuse annonce : « Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de

Dieu est à vous! Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés! (Lc 6,20-21). Vous êtes heureux, car la compassion puissante de Dieu est pour vous, en votre faveur. Vous cesserez d'être pauvres, votre triste sort changera, vous vivrez heureux ». Le royaume de Dieu est une bonne nouvelle pour tous, mais en commençant par les derniers : les pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui pleurent. Dieu, la compassion absolue et universelle, ne serait pas juste, si elle était impartiale et abandonnait chacun à son sort ; la bonté ne serait pas créatrice, puissante, si elle ne s'occupait pas en priorité des derniers, de ceux qui n'ont pas de chance : des veuves, orphelins et étrangers.

Jésus était de la part des pauvres, mais il n'était pas pour autant, à proprement dire, contre les riches (en fait, il se faisait souvent inviter par eux). Le règne de Dieu est bonne nouvelle aussi pour les riches, mais pas tout à fait de la même manière que pour les pauvres. Le règne de Dieu est bonne nouvelle pour les riches, parce qu'ils deviendront solidaires et se mettront et agiront, eux aussi comme Dieu, en faveur des pauvres, de façon à ce qu'il n'y ait plus de pauvres.

Voici quelques consignes que Jésus donna aux riches et qui montrent en quoi consiste pour eux le bonheur du Royaume de Dieu. Jésus leur dit :

• *Ne mettez pas votre confiance dans les richesses* (cf. Lc 16,13 : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon »)

• *N'amassez pas de richesses* (Lc 12,21-34 : parabole du riche insensé).

• *Partagez votre richesse* (Mc 10,9 : les vendre et les donner aux pauvres)

Les riches peuvent se libérer de leur attachement aux richesses, ils peuvent être solidaires et goûter la joie de la justice et de la fraternité universelle. Les riches seront solidaires parce qu'ils auront éprouvé le bonheur de la grâce divine et de la liberté humaine ; et, à l'inverse, la générosité fraternelle et solidaire les rendra plus heureux que toutes les richesses. Voilà la bonne nouvelle du royaume de Dieu pour les riches.

Et bien entendu, tous ces enseignements de Jésus à propos de riches s'appliquent aux structures économiques injustes plus encore qu'aux riches individuels : le système financier planétaire, le modèle d'entreprise, le système global de production et de distribution économique.

1.5. Le royaume de Dieu d'abord

Le royaume de Dieu (avec son indéniable dimension politique) était pour Jésus la priorité absolue, la question fondamentale. Comme J. Sobrino a écrit, le fondamental (« lo último ») n'était pas pour lui l'Église, ni le « royaume des cieux », le ciel après la mort. Le fondamental n'était même pas « Dieu » en abstrait, mais le Dieu du royaume, le Dieu qui entend le cri du pauvre, qui veut établir la justice dans l'histoire. Le fondamental est la transformation du monde pour le bonheur d'une création et d'une humanité souffrante.

Or, la priorité de Jésus doit être aussi la priorité de ses disciples, la priorité absolue de l'Église. Et n'oublions pas que le royaume se joue surtout, non pas dans les croyances et le culte et la morale dite « personnelle », mais dans la dimension sociale, politique et écologique planétaire de la justice. « Tous les intérêts propres à l'Église doivent donc se subordonner à l'intérêt de Jésus à l'égard du royaume de Dieu » (J. Moltmann).

D'abord le royaume et après le dogme ; d'abord le royaume et après les obligations liturgiques ; d'abord le royaume et après le séminaire ; d'abord le royaume et après l'enseignement religieux…

Cela nous mène à la question de l'Église.

2. DU ROYAUME DE DIEU À L'ÉGLISE (DE JÉSUS ?)

2.1.La Pâque au troisième jour

Mais Jésus n'a-t-il pas échoué ? Il fut condamné et crucifié comme un malfaiteur : « Ecce homo », « Voici l'échec de l'homme, l'échec du prophète ». Nous serions tentés de dire : « Voici l'échec de Dieu. Où est Dieu ? Il n'y a pas de Dieu. Il n'y a pas de bonté plus forte que l'erreur et le mensonge, l'oppression et l'injustice ».

Mais ce n'est pas ainsi qu'ont vu Marie de Magdala, Pierre et les autres. Bien sûr, la mort aussi prématurée et violente de Jésus a été une épreuve difficile pour leur foi, pour leur espérance du royaume : « *Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; mais avec tout cela, voici le troisième jour*

que ces choses se sont passées » (Lc 24,21), et le royaume de Dieu n'est toujours pas arrivé. Mais leurs yeux se sont ouverts et ils ont vu autrement tout : la mort, la croix, l'échec, la mort comme vie, la croix comme pâques, l'échec comme victoire.

Nous ne savons pas combien de temps cela leur a pris, combien de mois ou d'années se sont passées avant ce « troisième jour », et nous n'avons pas à penser qu'il ait dû y avoir des événements dits miraculeux : un tombeau vide ou des apparitions physiques. Mais ils ont fini par tout voir autrement, pour se dire et reconnaître : « Dieu était avec Jésus quand il a été injustement condamné, cruellement crucifié et jeté peut-être à une fosse commune. Dieu était avec lui, en lui, et lui il était avec Dieu, en Dieu. Il n'a pas échoué. La solidarité est plus forte que la croix et que la mort. Le crucifié, Dieu en lui, est l'ami de tous les crucifiés, aussi bien du bon larron que du mauvais. Jésus, le prophète du Royaume de Dieu, est maintenant la semence et les prémices, la première gerbe et la levure du Royaume accompli. Il est avec nous, et nous continuerons avec lui de guérir les blessures et de semer des grains de justice, pour que le Royaume s'accomplisse ».

Et c'est ainsi que Marie de Magdala, Pierre et les autres se son mis, ou plutôt remis, à annoncer que l'accomplissement du royaume était toujours imminent : Jésus a été constitué Messie ou Fils de Dieu ou, plus précisément, « Fils de l'Homme », juge libérateur des derniers temps ; *« le ciel doit le retenir »* encore un peu, jusqu'à ce que Dieu le renvoie pour inaugurer définitivement le temps de la « consolation », de la « transformation » (*apokatastasis*) de toutes choses » (Act 3,20-21). Ce temps était très proche ; Paul l'attendait encore de son vivant. Et l'arrivée ou le retour ou la manifestation, la « parousie » ou l'«épiphanie » du crucifié exalté était l'objet d'une supplique ardente : « Marana, tha ! », « Viens, Seigneur ».

2.2. Le retard du royaume

Mais Jésus ne revenait pas comme ça. Le retard de la parousie a signifié une nouvelle épreuve, de conséquences plus graves encore que la mort de Jésus pour la foi de la première communauté des disciples. La mort de Jésus a ravivé en quelque sorte l'espérance et le désir du royaume ou de la véritable transformation de la société. Mais le retard de son retour attendu a fini, non pas par affaiblir l'espérance, mais certainement par la dénaturer : l'espérance active et politique de Jésus et de son premier mouvement a laissé la place progressivement à une espérance presque purement spirituelle et eschatologique. L'espérance du royaume pour le monde est devenue une espérance pour l'au-delà. L'espérance de la disparition des injustices est devenue une espérance de pardon des péchés. La mémoire de Jésus est devenue culte du Christ. Le mouvement de Jésus s'est transformé en religion. Et tous ces déplacements ont été parallèles à la diminution des chrétiens hébreux d'origine et à la prédominance des chrétiens d'origine hellénistique dans l'Église.

Paul, un juif de culture hellénistique qui n'avait pas connu Jésus, a été un protagoniste majeur de ce tournant décisif. Chez lui, l'expression même « Royaume de Dieu » a disparu pratiquement au profit du terme « salut » ; et quand il lui arrive très rarement d'employer l'expression (7 fois), celle-ci a perdu le sens politique : *« Le royaume de Dieu, ce n`est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie que donne le Saint Esprit »* (Rm 14,17).

Ainsi, le mouvement de Jésus a subi « un changement impressionnant », comme le dit G. Theissen. Voici comment cet auteur décrit le changement : « Il [le christianisme] a commencé par être un mouvement de renouvellement à l'intérieur du judaïsme, mais il a fini par trouver davantage de résonance parmi les non-Juifs. Il a eu ses racines dans la zone rurale, mais il s'est répandu dans les villes. Il a commencé dans une ambiance de gens modestes, mais il y a eu vite des riches qui en ont fait partie. Originairement, il a été un mouvement charismatique, mais il s'est vite institutionnalisé (…). Il a surgi comme un mouvement de rénovation à l'intérieur du judaïsme, il est devenu un mouvement de culte dans un environnement non-Juif. C'était une variante du judaïsme, mais accessible aux non-Juifs. Quelques religions à mystères lui sont comparables. En Orient, le culte d'Isis, de Cybèle ou d'Adonis faisaient partie de la religion publique au sein de laquelle on naissait. Seulement en dehors de leur pays d'origine elles sont devenues des religions à mystères auxquelles une per-

sonne s'initiait volontairement » (G. Theissen, *El movimiento de Jesús. Historia social de una revolución de valores*, Sígueme, Salamanca 2005, p. 125).

2.3. L'institutionalisation de l'Église

Le mouvement de Jésus a donc subi un changement impressionnant, un processus d'« ecclésiastisation », d'institutionnalisation en forme d'Église, ou un processus de religionisation, de configuration en forme de religion différente. Le mouvement est devenu Église et religion.

Pendant les premières décennies après la mort de Jésus, ses disciples ne constituaient pas une nouvelle religion. Ils étaient et se sentaient des Juifs, de même que Jésus s'est toujours senti fidèle à sa foi juive. Ils lisaient la Bible juive, ils croyaient au Dieu des Juifs, ils observaient la Torah, ils fréquentaient le Temple, priaient les Psaumes, gardaient le shabat. Le mouvement de Jésus était une « secte » ou courant de rénovation intrajuive.

Ils avaient, certes, des croyances particulières et des pratiques qui les identifiaient, dont voici les principales : ils interprétaient sa mort comme mort sacrificielle expiatoire, ils le confessaient ressuscité ou exalté, constitué par Dieu comme Messie et Fils de l'Homme, ils attendaient son retour ; ils avaient un rite caractéristique d'initiation, le baptême ; ils se réunissaient le premier jour de la semaine pour célébrer la « fraction du pain » ou la « cène du Seigneur » en faisant mémoire de Jésus et de son dernier repas.

Paul a joué un rôle de premier ordre dans l'affirmation de la différence chrétienne et dans sa séparation progressive vis-à-vis du judaïsme. Ses églises (au pluriel) étaient des églises domestiques, liées à une maison et gouvernées aussi bien par des hommes que par des femmes avec des ministères différents, qui ne coïncidaient pas avec la triade postérieure (évêques-presbytes-diacres).

Paul a pris une décision révolutionnaire : les chrétiens venant de la gentilité, il les a libérés de l'obligation de se faire circoncire et il a admis de païens incirconcis à partager la table commune dans la « cène du Seigneur ». La participation des païens incirconcis à la table commune fut décisive pour le conflit avec le judaïsme qui s'accentuera après la destruction du Temple de Jérusalem l'an 70 et qui mènera à la rupture irréparable. Au début du IIème siècle, la rupture était déjà consommée.

L'institutionnalisation de l'Église a pris corps surtout autour de deux axes fondamentaux : l'établissement d'une orthodoxie et l'organisation de l'autorité.

Ce qu'on appelle l'orthodoxie ou la « vraie foi » n'a pas été dictée d'en haut. C'est le produit des idées et des théologies particulières, surtout celles des églises pauliniennes et pétrines, qui se sont imposées à d'autres voies, condamnées dès lors comme des hérétiques.

De même, les ministères ecclésiaux ont pris forme au long d'une histoire très diverse et contingente. Jésus n'a laissé aucune structure de pouvoir : *« Vous êtes tous des frères et des sœurs »* (Mt 23,8). Les écrits du Nouveau Testament témoignent que les formes d'organisation des églises étaient très différentes, et ce n'est qu'à partir du IIème siècle que la triade « évêque, presbyte, diacre » s'est consolidée, et l'épiscopat monarchique d'Ignace d'Antioche a fini par s'imposer partout. Au IIIème et IVème siècles les ministères, ainsi que l'Eucharistie, se sont sacralisés et cléricalisés. L'évêque de Rome n'est devenu pape ou chef de toutes les Églises qu'au XIème siècle.

Combien tout cela est loin de Jésus, de sa vie itinérante, de son espérance du Royaume, de son mouvement charismatique !

2.4. Aujourd'hui encore l'Église ?

Cette Église dont je viens de tracer l'origine et l'évolution a-t-elle encore quelque chose à voir avec le message, la pratique, l'espérance de Jésus ? Ne devrions-nous pas adhérer à l'affirmation de Loisy, tant de fois blâmée : « Jésus annonça le royaume de Dieu et c'est l'Église qui est arrivée » ?

Il est indéniable que Jésus n'a fondé aucune Église. Il a réuni seulement autour de lui un groupe d'hommes et de femmes pour annoncer et anticiper le règne libérateur de Dieu. Dans la pensée de Jésus, les destinataires de l'annonce étaient uniquement les Juifs, et ce n'est qu'après sa mort que les disciples ont compris qu'ils devaient étendre

leur vue et leur mission. La conclusion tardive de l'évangile de Marc met sur les lèvres de Jésus ces mots d'envoi universel : *« Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création (…). Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s`ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris »* (Mc 16,15-18). Il ne s'agit pas de faire des miracles extraordinaires, mais de manifester la présence de Dieu, bonté puissante, à travers la pratique quotidienne : « chasser les démons », c'est-à-dire, tout ce qui ferme et qui angoisse les esprits ; « parler de nouveaux langages », réinventer les mots et les images, sans s'accrocher à la vieille lettre ; et par-dessus tout, guérir les corps et les esprits.

Voilà l'être et la mission de l'Église. Jésus n'a pas institué d'Église, il n'imaginait nullement que des siècles allaient se passer et que ce petit groupe d'hommes et de femmes, ces pauvres paysans de Galilée, ces quelques pêcheurs du lac, allaient devenir une institution puissante, hiérarchiquement organisée avec des ministères ordonnés sans femmes, alliée aux pouvoirs de l'Empire, une grande religion universelle avec des dogmes incompréhensibles et des sacrements quasi magiquement compris. Jésus n'a donc pas fondé une telle Église : elle est le produit contingent et relatif des circonstances historiques.

Que dirons-nous ? Nous n'avons pas à réprouver et anathématiser l'histoire, notre histoire, mais nous ne pouvons pas non plus la canoniser et la sacraliser comme si elle avait été voulue par Dieu telle quelle. L'Histoire continue. L'humanité pleure encore, la création gémit. Le royaume de Dieu n'est pas accompli. Or, le royaume de Dieu rêvé et annoncé par Jésus est le critère pour cette Église dans son chemin historique. Jésus n'a pas fondé l'Église, mais l'Église, dans toutes ses formes historiques, doit se fonder en Jésus, dans sa bonne nouvelle, dans ses béatitudes pour les pauvres. « D'abord le Royaume, après l'Église ». Le royaume nous délivre de toute forme historique et nous lance vers une espérance libre et créatrice. Comme des pèlerins, ou de bons samaritains.

Oui, Jésus nous appelle à être des pèlerins et de bons samaritains pour d'autres pèlerins blessés. Mais il faut pour cela que nous allégions nos charges, que nous nous dépouillions de tant de lourds fardeaux historiques qui peuvent entraver notre marche. Tant de fardeaux historiques dont s'est chargé le mouvement de Jésus : une institution cléricale et patriarcale ; une organisation pyramidale, centraliste, autoritaire ; une théologie millénaire très européenne, dont le langage et l'imaginaire ne sont plus parlants et compréhensibles dans notre société et dans notre monde global ; un Droit canonique si prolixe et embarrassant ; et avec tout cela, encore la prétention d'être la véritable Église et la véritable religion…

Certes, nous ne pourrons jamais nous passer de toute forme, mais il faut que nous ne nous attachions à aucune forme, aucune idée, aucune institution, comme le prêtre et le lévite sur le chemin de Jéricho. C'est le risque de toute religion. L'un des plus grands risques de l'Église aujourd'hui est justement qu'elle reste assujettie à la forme religieuse adoptée au cours des siècles.

Cela signifierait-il que les formes religieuses n'ont plus de sens ? Voici quelques annotations rapides.

3. LE ROYAUME DE DIEU ET LA RELIGION

3-1 Mais qu'est-ce que la religion ?

Voilà une question embrouillée, et ce n'est pas mon affaire de l'éclaircir ici. Je m'interroge sur le rapport entre la religion et le Royaume, et ici encore nous devons dire : « D'abord le Royaume, puis la religion ». Mais quelle religion ? Qu'est-ce donc que la religion ?

Le terme n'a pas d'équivalent dans la Bible. Il vient du latin *religio*, mais son sens n'est pas clair du tout. L'étymologie même fait l'objet de controverse. Cicéron l'explique à partir de *re-legere*, relire ; la religion serait une attitude d'attention, un regard attentif aux rites, aux textes, à la réalité, à la vie. Le philosophe chrétien Lactance (IVème s.), par contre, le fait dériver de *religare*, relier ; la religion consisterait donc à nous relier à la Réalité ultime ou à relier tout avec le Tout. Saint Augustin, enfin, explique le terme partir de la racine *re-eligere*, réélire, d'après quoi

la religion consisterait à élire bien, c'est-à-dire, à désirer et élire le bien ultime.

Il paraît que la première étymologie, celle de Cicéron –*relire*– est la plus probable du point de vue linguistique, mais cela n'empêche que les deux autres suggèrent aussi des horizons intéressants pour le sens de la religion. Celle-ci consisterait, d'après Lactance, à *relier* l'existence individuelle à la Réalité totale. D'après Augustin, elle consisterait à réélire le Bien ultime à travers tous les biens partiels. Et d'après l'étymologie la plus fondée, celle de Cicéron, la religion consisterait à *relire* les traces du Mystère invisible dans les formes de la réalité visible. La religion serait une contemplation attentive, considérée, respectueuse, reconnaissante de la réalité, de chaque Etre, du Mystère de l'Être dans chaque étant.

On peut dire que la religion consiste simplement à savoir regarder tout avec un regard plein d'égard. Nous voyons cette feuille. Qu'est-ce que nous y voyons ? Nous y voyons un arbre plein de branches et de feuilles avec un tronc rugueux. Nous y voyons des nuages et de la pluie. Nous y voyons un matin de printemps et des oiseaux qui chantent. Nous y voyons une longue histoire d'hommes et de femmes depuis que l'arbre a été abattu jusqu'à ce moment-ci, ici et maintenant. Nous y voyons toute l'histoire de la vie et de la terre, du soleil et de la lune et de toutes les galaxies. Nous y voyons même l'Invisible. Nous y adorons le Mystère et le Fond de la Réalité comme bonté et beauté, et c'est dans ce Mystère que nous avons tous le mouvement, la vie et l'être. Nous sommes tous le même Mystère.

C'est ça la religion, l'expérience religieuse. C'est une dimension du Royaume que Jésus annonçait.

3.2. Expérience religieuse et configuration institutionnelle

Mais cette expérience religieuse, spirituelle, subjective, a toujours lieu à travers un système plus ou moins complexe de croyances, de normes de conduite, de rites. Toutes les croyances, les normes et les rites sont pourtant historiques ; ce sont toujours des produits culturels et par conséquent divers et changeants, de même que les cultures sont diverses et changeantes. Les croyances, les normes et les rites sont-ils nécessaires ? Ils ne le sont jamais de manière absolue, mais ils le sont toujours en quelque mesure, dans la mesure où nous sommes des êtres sociaux et des êtres doués de langage symbolique. Mais ils ne sont nécessaires que dans la mesure où ils favorisent l'expérience religieuse, autrement dit, la libération, la confiance, le respect, la bonté et enfin le bonheur.

Les croyances, les normes et les rites peuvent en effet favoriser l'expérience religieuse, ils peuvent nous aider à sortir de nous-mêmes, à nous relier à l'Autre de nous, à nous abandonner au Mystère qui nous sauve et guérit, à être plus heureux et meilleurs, à mieux être ce que nous sommes au fond de nous-mêmes, car *« c'est en Lui que nous avons le mouvement, la vie et l'être »* (Act 17,28). Cependant, toutes les croyances, les normes et les rites, même ceux qui se présentent comme les plus fondamentaux et sacrés, sont toujours relatifs. Croyances relatives à quoi ? Relatives au Mystère plus grand et insaisissable, relatives à la Vie, relatives à la Liberté fraternelle et heureuse, et relatives aussi à la raison, car nous ne pouvons croire que ce qui nous semble raisonnable, nous ne pouvons suivre que des normes morales qui soient rationnellement acceptables, nous ne pouvons pratiquer que des rites qui soient signifiants.

En conséquence, toutes les expressions et toutes les institutions religieuses peuvent nous aider à exprimer, libérer, ouvrir la vie que nous vivons, l'esprit universel qui nous habite et qui renouvelle le monde. Mais les expressions et les institutions religieuses ne seront bénéfiques qu'à condition de ne pas en faire un absolu. Au moment où elles deviennent absolues, elles se rendent nuisibles.

Bouddha a enseigné que la religion est comme une barcasse qu'un pèlerin, arrivé devant un fleuve, fabrique avec des branches et des rameux pour pouvoir le traverser ; une fois qu'il a atteint l'autre rive, le pèlerin doit abandonner sa barcasse ; ce serait insensé qu'il veuille suivre son chemin en la chargeant sur son dos. Jésus l'a dit avec d'autres mots : *« Le shabat est pour l'être humain, non pas l'être humain pour le shabat »*. La religion est pour le Royaume, non pas le Royaume pour la religion. Le

christianisme est pour le Royaume, non pas le Royaume pour le christianisme.

3.3. Trois types de configuration de l'expérience religieuse

On distingue trois types majeurs de configuration de l'expérience religieuse, trois constellations religieuses en rapport étroit avec les conditions culturelles, économiques, écologiques : 1) les « religions cosmiques » (ou aborigènes), 2) les religions théistes (ou prophétiques), 3) et les religions océaniques (ou mystiques).

Les religions cosmiques sont axées sur le rapport sacré avec la mère Terre et le respect sacré de toute la nature de laquelle l'humanité fait partie.

Les religions théistes ou prophétiques (telles que le judaïsme, le christianisme et l'Islam) soulignent la transcendance d'une divinité personnelle qui se révèle à travers la figure d'un prophète envoyé pour rappeler les grands commandements de la vie et de la justice: « Tu aimeras ton Dieu. Tu ne tueras pas. Tu protégeras la veuve, l'orphelin et l'étranger. C'est ainsi que tu atteindras un nouveau ciel et une nouvelle terre ».

Les religions mystiques se fondent sur la reconnaissance de l'Un Absolu au-delà et en-deçà de tout étant ou de toute forme particulière. Elles se présentent comme des voies pour se libérer de l'ego illusoire à travers la connaissance et la conscience de la vraie Réalité absolue.

Les trois types religieux correspondent donc aux trois chemins fondamentaux : le chemin écologique, le chemin éthique, le chemin mystique. L'harmonie avec la nature, la lutte pour la justice et pour un monde nouveau, la libération intérieure par la conscience de notre être véritable au-delà des identifications du Je avec ce qui est impermanent et illusoire.

Évidemment, Jésus appartient à la tradition théiste, prophétique et éthique du judaïsme. Mais il a vécu l'harmonie écologique avec la nature et la libération mystique de l'ego grâce à la confiance absolue en Dieu. En réalité, chaque chemin religieux, parcouru jusqu'au bout, conduit à la réalisation des trois dimensions : écologique, éthique, mystique. Les trois dimensions sont nécessaires. Les trois sont inséparables. Les trois font partie de ce que Jésus appelait royaume de Dieu.

Mais, bien entendu, pour que chaque religion puisse mener à la réalisation des toutes les dimensions, il faut qu'elle ne s'enferme pas à l'intérieur de sa propre forme, qu'elle se détache de son propre système fait de croyances, rites et normes. Pour qu'une tradition religieuse quelconque puisse vraiment libérer, il faut qu'elle se libère de soi-même, qu'elle renonce à la prétention de la vérité absolue, qu'elle s'ouvre aux autres chemins aussi bien pour les enrichir que pour se laisser enrichir et libérer.

Et reposons la question : une forme religieuse, une configuration ou un chemin religieux est-il nécessaire pour parvenir à la réalisation de ces trois dimensions fondamentales ? Autrement dit, la religion comme forme et système est-elle indispensable pour vivre la révérence, la gratitude et la générosité, pour vivre en harmonie avec la nature, pour être profondément ancré dans la confiance originaire et lutter pour la justice jusqu'au don de sa vie, pour vivre en paix avec soi même, libre de son Je, dans la compassion et conscience heureuse de l'Absolu que nous sommes ?

3.4. Vers un paradigme postreligionel

Il y a quelques mois, la Commission théologique de la EATWOOT (*Ecumenical Association of Third World Theologians*) a diffusé un document intitulé « Vers un paradigme postreligionel ». Il affirme que le christianisme, comme religion qu'il est, est un Titanic qui s'effondre sans remède dans « la société de la connaissance » de laquelle nous faisons partie.

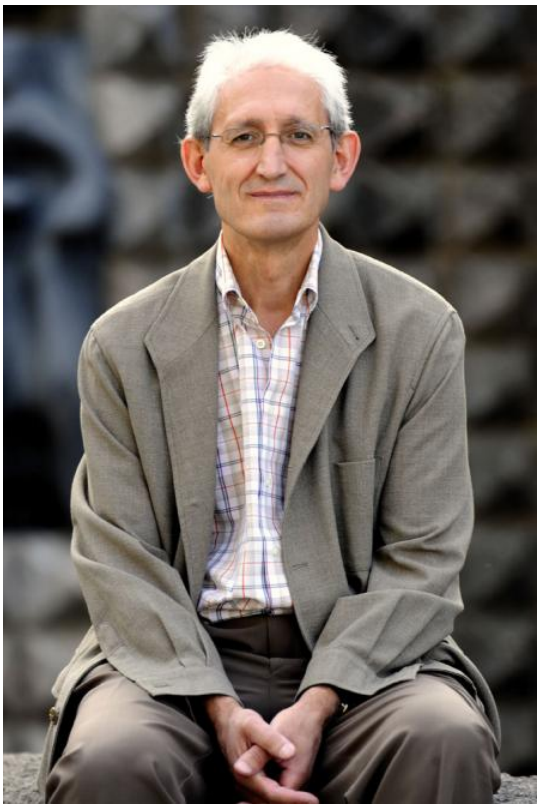
Le document ne parle pas seulement du christianisme, mais aussi de toutes les religions érigées sur un paradigme, une cosmovision, un imaginaire qui viennent de temps lointains et qui aujourd'hui sont devenus étranges pour nous : des mythes compris comme des récits historiques ; des êtres spirituels invisibles mais actifs dans notre monde, tels que des dieux, anges ou démons ; un « Dieu » unique en tant qu'être personnel suprême, antérieur et extérieur au monde visible, qui se révèle et qui parle quand il veut, élit qui il veut, qui dicte des lois et qui juge avec justice, qui pardonne

quand il veut et punit quand il veut ; des écritures sacrées révélées et intouchables ; un code de normes morales qu'il faut observer simplement parce que Dieu l'ordonne ; un credo de vérités qu'il faut croire parce qu'il a été révélé ; des sacrifices et des rites qui assurent l'expiation des « péchés » ou la communion avec la « divinité » ; une organisation hiérarchique, présidée par un clergé (masculin) investi de pouvoirs sacrés, qui serait l'interprète ultime du bien et de la vérité ; un cosmos avec la Terre comme centre, et une Terre avec l'être humain comme centre ; et un « au-delà » conçu à l'image et en parallèle de l' « en-deçà » …

Il s'agit là d'une vision du monde qui a pris forme depuis il y a 10.000 ans, au fur et à mesure que l'*Homo Sapiens* passait de la chasse et de la cueillette à l'élevage et à l'agriculture, d'une vie nomade en petits groupes à une vie sédentaire dans des villages ou des villes. C'est alors qu'a surgi la « religion » institutionnelle largement majoritaire depuis lors. En effet, presque toutes les religions du monde, passées ou actuelles, reposent fondamentalement sur ce paradigme « religionel ». Jésus partageait ce paradigme, bien sûr. Il est un homme religieux de son époque. Il parle de Dieu avec de vieilles images, il parle du jugement et du châtiment, du ciel et de l'enfer après la vie. Mais il est clair que tout cela n'était pas pour lui l'essentiel. Le paradigme religieux n'est pas l'essentiel.
En fait, ce paradigme de religion traditionnel ne se soutient plus. Les sciences ont ouvert des fissures irréparables ; une cosmovision millénaire s'est écroulée, et toutes les religions – y compris le christianisme – échafaudées sur elle sont en train de s'effondrer, car les fondements ne tiennent plus. La crise des religions n'est pas une crise passagère et régionale, malgré tous les efforts de leurs fervents défenseurs. Ce qui se passe en Amérique du Nord se passe aussi en Amérique du Sud. Ce qui arrive en Europe arrive aussi en Afrique et en Asie.

Qu'en dire ? Je ne sais pas. Ce qui est sûr c'est que, même si les grandes religions actuelles ne disparaissent pas, elles vont subir de profondes transformations. Et même si ces religions croulaient, le monde ne croulerait pas pour autant, ni l'esthétique ni l'éthique ni la mystique. Le monde, animé par l'Esprit, existait avant les religions et continuera d'exister après elles. Que le monde soit : voilà le Mystère. La beauté et la tendresse : voilà le Miracle qui nous soutient. Regarder le Mystère et réaliser le Miracle : voilà la vocation de la Mystique du Royaume, avec ou sans Église, avec ou sans religion.

José Arregi
Conférence donnée à Toulouse,
le 17 novembre 2012



POUR PRIER
Par PEDRO CASALDALIGA

Quitte la curie, Pierre
démantèle le Sanhédrin et la muraille,
ordonne que soient changés tous les phylactères impeccables
par de tremblantes paroles de vie.
Allons au jardin des bananiers,
revêtus de nuit, à nos risques et périls,
car là-bas le Maître sue le sang des pauvres.
La tunique sans couture est cette humble chair disloquée
le sanglot des enfants sans réponse,
la mémoire brodée de morts anonymes.
Des légions de mercenaires font le siège à la frontière de l'aurore naissante
et le César les bénit du haut de son omnipotence.
Dans la vasque pure Pilate s'ablutionne, légaliste et lâche.
Le peuple est seulement un « reste »,
un reste d'Espérance.
Ne le laissons pas seul parmi les gardes et les princes.
C'est l'heure de transpirer avec Son agonie,
c'est l'heure de boire le calice des Pauvres
et de dresser la Croix, dénuée de certitudes,
et de briser la pierre – loi et sceau – du sépulcre romain,
et de se lever au matin de Pâques.
Dis-leur, dis-nous à tous,
Qu'ils suivent dans la stricte observance
La grotte de Bethléem,
Les Béatitudes
et le jugement de l'amour donné en nourriture.
Ne nous trouble plus !
Comme tu L'aimes
aime-nous,
simplement,
d'égal à égal, frère.
Donne-nous, avec ton sourire, avec tes larmes nouvelles,
le poisson de la joie,
le pain de la Parole,
les roses de la braise sous la cendre…
les clartés de l'horizon libre,
la Mer de Galilée œcuméniquement ouverte au Monde.

Pedro Casaldáliga
Traduction en français par Rose-Marie Barandiaran
Source : origine en espagnol (Blog de José Arregi) à :
http://blogs.periodistadigital.co